

OMPHALOS

ESSAI DE SÉMANTIQUE ÉVOLUTIVE

1. Le problème sémantique d' ὀμφαλός

Le nom grec ancien du nombril, ὀμφαλός, présente, dans les textes qui nous sont conservés, des sens dérivés nombreux et divers que les dictionnaires ne manquent pas de citer, références à l'appui, mais qui ne sont pas toujours aussi clarifiés qu'il ne paraît au premier abord. En particulier, ὀμφαλός désigne une sorte de borne de pierre, plus ou moins en forme de cône, qui se trouvait, aux temps antiques, dans le temple d'Apollon à Delphes et qui, au dire de divers auteurs grecs et latins, était censée indiquer le centre du monde. Le fait est si connu et si souvent répété dans des ouvrages modernes relatifs à la Grèce que l'on ne se demande plus ou guère quelle ressemblance cette pierre pouvait avoir avec un nombril. Et même si la question surgit, elle est tôt résolue par simple référence à l'expression „nombril du monde“, qui fait encore partie de notre patrimoine lexical et culturel, sans que nous sachions très bien sa raison ou son origine.

Si l'on ajoute que le mot grec ὀμφαλός signifiait aussi, fort étrangement, le renflement central du bouclier, une partie du joug et le pôle nord, on admettra sans peine qu'une recherche détaillée n'est pas superflue pour éclaircir cette surprenante sémantique.

A vrai dire, ce n'est pas la première fois que le problème des sens d' ὀμφαλός est examiné. J'ai naturellement tiré un large profit d'études antérieures et particulièrement du gros ouvrage de Wilhelm Roscher, *Omphalos. Eine philologisch-archäologisch-völkisch-kundliche Abhandlung über die Vorstellungen der Griechen und anderer Völker vom „Nabel der Erde“*¹. Mais, outre que la théorie défendue par le célèbre philologue allemand n'a pas toujours été jugée acceptable, il reste que le point de vue spécial auquel il s'est placé, lui a fait délaissier certains emplois d' ὀμφαλός qui ne manquent pas d'intérêt dans une perspective plus particulièrement linguistique.

¹ Dans les *Abhandlungen der Kön. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, philol.-hist. Klasse*, XXIX, № 9, Leipzig, 1913, 140 p., 9 tables; *Neue Omphalosstudien; ibid.*, XXXI, № 1, 1915. — Aussi R. MERINGER, *Omphalos, Nebel, Nabel* dans *Wörter und Sachen*, 5 (1913), p. 49 ss.

Tout cela m'a engagé à repasser en revue les nombreuses attestations d' ὀμφαλός dans les documents grecs anciens et à les classer de manière à déceler, si possible, leur enchaînement. Je ne crois pas avoir résolu ni même vu tous les problèmes. Mais j'ai tâché de clarifier et de simplifier ce que j'ai lu et ce que j'ai cru comprendre, en espérant que d'autres trouveront dans cet essai l'amorce de nouveaux progrès.

2. L'origine indo-européenne et le sens fondamental d' ὀμφαλός

Encore qu'on puisse discuter le détail phonétique de la comparaison, l'origine indo-européenne d' ὀμφαλός n'est pas douteuse. D'une même racine primitive (**nebh-* **nobh-*/**nbh-*?) procèdent aussi notamment lat. *umbilicus*, v. irl. *imbliu* et *imleacan*, v. isl. *nafli*, v. angl. *nafola*, v. h. a. *nabalo*, v. pr. *nabis*, lette *naba*, skr. *nābhis*, av. *nāfa-* etc. Partout la signification première est „nombril“. On ne voit pas qu'on puisse remonter au-delà de cette valeur et, en fait, à quoi cela nous servirait-il? Il nous suffit de savoir qu' ὀμφαλός est, en grec, un terme de très vieille souche, inévitablement lié à de non moins vieilles notions physiologiques et plus précisément obstétriques.

Les plus anciennes attestations du mot, dans la langue homérique, ne mentionnent le nombril que comme un endroit déterminé du corps humain. Ainsi dans l'*Iliade*, 4, 525—526:

οὐτα δὲ δουρὶ παρ' ὀμφαλόν· ἐκ δ' ἄρα πᾶσαι
χύντο χαμαὶ χαλάδες. τὸν δὲ σκότος ἕσσ' ἐκάλυψε.

„il l'atteignit de sa lance près du nombril; toutes ses entrailles s'épandirent par terre et l'ombre couvrit ses yeux“.

Mais le mot désignait aussi le nombril de tous les animaux de la classe des mammifères, comme il ressort d'ouvrages postérieurs de caractère scientifique, comme l'*Histoire des animaux* d'Aristote².

Ces ouvrages, ainsi que les traités de médecine, nous apprennent en outre qu' ὀμφαλός signifiait aussi le „cordon ombilical“. Citons, par exemple, le traité hippocratique sur l'*Excision du fœtus*, 2:

ὅταν δὲ τῇ τικτούσῃ γυναικὶ πλόγιον παραπέσῃ τὸ ἔμβρυον, γίνεται δὲ ὀκόταν στρέφῃται τοιόνδε, ὃ ὀμφαλός περὶ τὸν τράχηλον περιελίσσεται καὶ ἐπίσχει τὴν ἔξοδον τοῦ ἐμβρύου.

„Quand, chez une parturiente, l'enfant se présente mal et cela arrive quand il se retourne, le cordon ombilical s'enroule autour du cou et arrête la sortie de l'enfant“.

² Voir l'index (s. v. ὀμφαλός) à la fin du volume *Marche des animaux. Mouvement des animaux*, éd. par. P. Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1973, p. 135.

La fonction physiologique du cordon ombilical était naturellement connue³. Cette connaissance déterminait le comportement de la sage-femme et — à date plus tardive — celle du médecin au cours de la naissance. On savait par exemple qu'il faut attendre, avant de trancher le cordon, que celui-ci soit vidé de son sang et que le chorion soit sorti. Sinon, il y a une complication que signale Hippocrate dans *Les maladies des femmes* (I, 46):

ἦν δὲ γυναικὶ τὸ χόριον ἐλλειφθῆ ἐν τῆσι μήτρῃσι, τοῦτο δὲ γίνεται ἦν ῥαγῆ βίη ὁ ὀμφαλὸς ἢ ἀμαθίῃ ὑποτάμη ἢ ὀμφαλητόμος τὸν ὀμφαλὸν τοῦ παιδίου πρόσθεν ἢ τὸ χόριον ἐξίεναι ἐκ τῶν μητρῶων.

„Si, chez une femme, le chorion est resté dans la matrice, c'est que le cordon ombilical a été rompu par force ou que l'accoucheuse (littéralement la „tranche-cordon“) a par ignorance coupé le cordon de l'enfant avant que le chorion ne sorte de la matrice“.

Il y avait donc, pour les anciens Grecs, une relation fondamentale immédiate entre le nombril et le cordon ombilical, relation qui nous surprend un peu parce que le français, comme d'autres langues modernes, distinguent les deux choses en utilisant deux mots différents, mais qui ne surprend pas ceux qui, comme les Arabes par exemple, ont un usage linguistique pareil à celui du grec ancien⁴.

Cette remarque devait être faite avant de poursuivre notre recherche parce qu'on ne peut négliger, au départ, cette sorte de halo qui entoure la compréhension grecque d' *ὀμφαλός*. Mais il faut ajouter tout de suite que, hors des circonstances particulières de la naissance, le mot désigne couramment, dans la plupart des textes, la même chose que notre „nombril“, c'est-à-dire une cicatrice arrondie dans une petite cavité au milieu du ventre des mammifères.

On s'est parfois demandé — notamment à cause de la pierre delphique — si, par suite d'une pratique spéciale des sages-femmes et en raison de soins différents donnés aux nouveaux-nés, le nombril n'aurait pas été normalement en saillie dans la Grèce primitive. La question a été notamment envisagée par le médecin allemand Näcke dès 1912⁵ à propos de l'omphalos de Delphes. Selon lui, „c'était une représentation réaliste. En effet, chez les enfants après le détachement du cordon ombilical, le nombril reste encore conique pendant quelque temps, puis se retire peu à peu. En cas de mauvais soin, il se produit une légère inflammation et une hernie ombilicale, c'est-à-dire une sorte de rondeur ombilicale comme celle que l'on voit souvent chez les primitifs, notamment chez les nègres, même à l'âge adulte“.

³ Voir notamment HIPPOCRATE, *Le foetus de huit mois*, 12; et ARISTOTE, *Histoire des animaux*, 586 a 31—32: b 12—24; *Génération des animaux*, 740 a 30—33; 745 b 26—29.

⁴ Le mot arabe *surra* a aussi les deux sens.

⁵ Dans *Archiv für Kriminal-Anthropologie und Kriminalistik*, 1912, p. 350 (d'après Roscher, *Omphalos*, p. 83 n. 153).

En vérité, même dans l'Antiquité, le nombril en saillie est toujours une anomalie. Ceci nous est confirmé par D. Brothwell et A. T. Sandison dans un ouvrage sur les maladies dans l'Antiquité.⁶ Tablant sur le réalisme pictural dans l'ancienne Égypte, où les artistes disposaient d'une certaine latitude pour noter, dans les portraits, les caractéristiques individuelles, les deux auteurs signalent que plusieurs des personnages figurant sur les murs des tombes de Ptah-Hotep et de Mehou à Saqqara, présentent des hernies ombilicales incontestables. D'autres ont un renflement ombilical moins défini. Les mêmes auteurs signalent⁷ que, chez certains primitifs, la hernie ombilicale est considérée comme une marque de beauté. Mais ceci même prouve qu'elle n'est pas normale. Partout et toujours, la hernie ombilicale est une anomalie, une infirmité même, si l'on en juge par le fait que, chez les Juifs, selon le *Talmud*, elle rend inapte à la prêtrise.⁸

Il n'y a donc aucune raison de douter que le nombril des Égégiens aient été jamais autrement constitué qu'en creux chez la grande majorité des individus adultes. C'est tel que nous le voyons, soigneusement marqué, sur une idole cycladique de Naxos datée des environs de 2000 avant J.-C.⁹

Chez les médecins grecs, l'adjectif ἐξόμφαλος „au nombril saillant“ désigne toujours un cas pathologique. Les causes en sont mal connues. Galien en envisage plusieurs auxquelles se réfèrent les termes πνευματόμφαλον, ὑδρόμφαλον, ἐντερόμφαλον et ἐπιπλόμφαλον. A Rome, au I^{er} siècle, Celse¹⁰ résume ainsi la question :

Sunt enim circa umbilicum plura vitia, de quibus propter raritatem inter auctores parum constet. Verisimile est autem id a quoque praetermissum, quod ipse non cognoverat; a nullo id quod non viderat fictum. Commune omnibus est umbilicum indecore prominere. Causae requiruntur. Meges tres has posuit : modo intestinum eo irrumpere; modo omentum; modo umorem.

„Il y a aussi, touchant le nombril, plusieurs déficiences, sur lesquelles on trouve peu d'indications chez les auteurs à cause de leur rareté. Il est vraisemblable que chacun a délaissé ce qu'il n'avait pas personnellement appris, et qu'aucun n'a décrit ce qu'il n'avait pas vu. Tous connaissent la difformité du nombril en saillie. Les causes demeurent en question. Mégès en a proposé trois : c'est une irruption de l'intestin ou de l'épiploon ou d'une humeur“.

⁶ *Diseases in Antiquity*, Springfield (Ill.), 1967, p. 445.

⁷ *Op. cit.*, p. 636—637.

⁸ *Op. cit.*, p. 218.

⁹ Idole conservée à l'Ashmolean Museum d'Oxford. Cf. P. DEMARGNE, *Naissance de l'art grec*, Paris, 1964, p. 52, phot. 65, et p. 55, phot. 68 (gros plan).

¹⁰ *De medicina*, VII, 14, 1.

3. Ὀμφαλός et la botanique

Hormis l'usage, apparemment savant,¹¹ d'appeler ὀμφαλός la chalaze, c'est-à-dire le filet d'albumine qui est attaché au jaune d'un oeuf et qui évoque le cordon ombilical par rapport au fœtus, les emplois métaphoriques qui vont nous retenir d'abord concernent la botanique et sont fondés sur l'aspect habituel du nombril humain.

Ainsi ὀμφαλός a servi à désigner la petite cavité d'un fruit qui se trouve à l'opposé de la queue et que l'on appelle en français aussi quelquefois le nombril, mais plus souvent l'oeil ou la mouche. C'est la petite couronne laissée par le calice de la fleur. Les textes en parlent notamment à propos de la grenade¹² et de la figue¹³. Le même usage existe pour le latin *umbilicus*.¹⁴

C'est une image analogue qui justifie l'emploi d' ὀμφαλός chez Aristote¹⁵ pour signifier la partie centrale d'une rose ou plus exactement le dessus de la capsule séminale qui apparaît après la chute des pétales et des étamines (fig. 1).

Un autre emploi métaphorique d' ὀμφαλός en botanique est le nom de plante γῆς ὀμφαλός „nombril de la terre“ attesté par un pseudo-Dioscoride.¹⁶ La même plante s'appelle en latin *umbilicus Veneris* et elle porte aussi en français le nom de „nombril de Vénus“¹⁷. Le nom grec plus fréquent de cette plante est κοτυληθών. Si l'on sait que ce dernier mot signifie proprement „petite cavité, cuvette“¹⁸, l'origine de la métaphore ne réclame pas davantage de commentaire.

En revanche, il n'y a pas de métaphore naturaliste quand Théophraste, dans son *Traité des Plantes* (III, 7, 5), emploie ὀμφαλός en parlant d'un parasite du chêne:

Παραφύει δ' ¹⁹ . . . ἕτερον σφαιρίον ἄμισχον καὶ κοιλόμεισχον, ἴδιον καὶ ποικίλον· τοὺς μὲν γὰρ ἔπανεστηκότας ὀμφαλοῦς ἐπιπεύκοις ἢ ἐπεστιγμένους ἔχει μέλανας, τὸ δ' ἀνάμεσον κοκκοβαφές καὶ λαμπρόν· ἀνοιγόμενον δ' ἐστὶ μέλαν καὶ ἐπίσπρρον.

„(Le chêne) produit en parasite. . . une autre petite boule, aussi bien sans pédoncule qu'à pédoncule creux, à la fois distincte et

¹¹ Connu surtout par ARISTOTE, *Hist. des animaux*, 561 a 25; *Génér. des animaux*, 753 b 20—25 etc. Cf. latin *umbilicus* chez PLINE, *Hist. Nat.*, V, 45. É. de Saint-Denis (éd. Paris, 1961) traduit par „germe“, mais le contexte est gênant.

¹² P. ex. HIPPOCRATE, *De la nature des femmes*, 44.

¹³ Entre autres POLLUX, *Onom.*, 2, 170: οἱ δὲ Ἀττικοὶ καὶ τὸν τῶν σύκων πυθμένα ὀμφαλὸν ὀνόμαζον. — Mais dans les tardifs *Geoponica* (10, 56, 2 Beckh), ὀμφαλός est donné comme un synonyme de πείσμα „queue“, sa fonction étant apparemment comparée à celle du cordon ombilical.

¹⁴ Cf. J. ANDRÉ, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris, 1956, s. v.

¹⁵ *Problemata*, XII, 8 (907 a 20).

¹⁶ (*Mat. med.*), IV, 91.

¹⁷ Cf. J. ANDRÉ, *op. cit.*, s. v. *umbilicus*.

¹⁸ Il est attesté dès l'*Odyssée* (5, 433) pour désigner les sucoirs de la pieuvre.

¹⁹ Cette partie du texte est apparemment altérée dans le meilleur manuscrit (*Urbinas*) et dans l'*editio princeps Aldina*.

variée. En effet, elle a les *protubérances* supérieures blanchâtres ou noires tachetées, mais la partie médiane rouge vif; et si l'on ouvre, c'est noir et comme pourri²⁰.

La traduction libre que Pline donne de ce passage dans son *Histoire naturelle* (XVI, 29) ne nous aide pas à identifier ce parasite²⁰. On pense naturellement à une galle ou à un champignon²¹. Quoi qu'il en soit, le rapprochement de σφαιρίον prouve qu' ὄμφαλός doit avoir ici le sens secondaire de „protubérance“, dont on verra plus loin l'explication.

Il faut écarter de cette étude ὄμφαλόκαρπος, attesté par Dioscoride²² comme un autre nom de l' ἀπαρίνη „gaillet accrochant ou grateron“²³. Il s'agit, à mon avis, d'une altération ancienne d'ὄμφαλόκαρπος attesté chez Galien²⁴ et chez Paul d'Égine²⁵. En effet, la forme avec ὄμφαλο- ne paraît guère explicable. Elle a embarrassé Albert Carnoy²⁶. Après avoir traduit ὄμφαλόκαρπος „dont les fruits ressemblent à un nombril“, il ajoute: „La ressemblance n'est pas frappante et on ne s'étonne pas de ce que le nom ait été parfois changé en *omphacocarpos* „qui ressemble au raisin“, ce qui n'est guère plus parlant comme métaphore“. Reinhold Strömberg, qui croit aussi qu' ὄμφαλόκαρπος est secondaire par rapport à ὄμφαλόκαρπος²⁷, ne fournit non plus aucune explication, si ce n'est que les graines de cette plante présentent un petit creux central évoquant un nombril²⁸. C'est possible, et on sait que Pline appelle aussi *umbilicus* le germe (en creux) de l'amande, de la noisette et celui de la graine de lupin²⁹. Mais, dans cette hypothèse, on ne voit pas pourquoi a été introduite la forme ὄμφαλόκαρπος, qui me paraît une sorte de *lectio difficilior*. Je pense que cette dernière forme doit être la plus ancienne. On sait qu' ὄμφαξ est proprement un adjectif signifiant „vert, non mûr, sur, acide“ et qu'il a été employé substantivement pour désigner des fruits non encore arrivés à maturité, particulièrement des raisins (déjà dans l'*Odyssée*, 7, 125) et des

²⁰ L'expression *candicantes umbilicis* rend ὄμφαλούς ἐπιλεύουσας.

²¹ Dans sa récente édition du livre XVI de l'*Histoire naturelle* (Paris, Les Belles Lettres, 1962, p. 110), Jacques André écrit à ce propos: „Il est impossible ou fort difficile de préciser les espèces de galles du chêne, qui sont encore plus nombreuses en Asie Mineure qu'en Europe“.

²² *Mat. med.*, III, 90 Wellmann.

²³ C'est le *Galium Aparine* de Linné. Cette plante, dont les fruits s'accrochent aux vêtements, est aussi appelée, pour cette raison, φιλάνθρωπος et ἰξός en grec ancien. Cf. H. O. LENZ, *Botanik der alten Griechen und Römer*, Gotha, 1959, p. 497, s. v. *Klebkraut*.

²⁴ *De la préparation des remèdes simples*, XI, 834, 7 K.

²⁵ VII, 3 (*CMG IX*, 2, p. 195, 6 H.).

²⁶ *Dictionnaire étymologique des noms grecs de plantes*, Louvain, 1959, s. v. *omphalocarpos*.

²⁷ *Griechische Pflanzennamen*, Göteborg, 1940, p. 156.

²⁸ *Op. cit.*, p. 50.

²⁹ Cf. J. ANDRÉ, *Lexique*, s. v. *umbilicus*. — Columelle (II, 2, 3) appelle cette petite cavité *oscillum* „petite bouche“ (diminutif de *os*). Notons à ce propos que les noms gallois et breton du nombril procèdent, par emprunt, du latin *buccula*.

olives. Il semble que la référence au goût ait été dominante dans la signification. Le vin dénommé *ὀμφακίας* correspond à notre „piquette“ et on qualifiait d' *ὀμφάκινος* une huile trop peu onctueuse. On appelait *ὀμφακίς* le calice du gland d'un chêne dont on extrayait un tanin et un astringent médical, *ὀμφακίτις* la galle d'Alep utilisée aussi comme tanin, *ὀμφακίνη*³⁰ la noix de galle, dont un des usages est aussi dans la tannerie³¹.

C'est probablement en raison de son amertume que le gratteron a reçu le nom d' *ὀμφακόκαρπος*. Il est, en effet, un *γάλιον* (*Gallium Aparine* L.) comme le gaillet ou caille-lait (*Gallium verum* L.) utilisé, comme son nom l'indique, pour cailler le lait. Si cette explication est recevable, *ὀμφαλόκαρπος* est une altération du nom de la plante, et on ne peut en tirer sûrement aucun argument dans la présente recherche.

4. Quelques métaphores de la vie courante.

Nous ne connaissons pas, tant s'en faut, tous les termes culinaires, souvent familiers, des anciens Grecs. Il a fallu parfois qu'un de ces termes intervint dans la description d'une cérémonie religieuse pour que le nom nous soit conservé. C'est le cas pour *ὀμφαλός*, qui devait signifier une fossette pratiquée dans un pain ou un gâteau pour en agrémenter la surface ou plutôt pour en faciliter la cuisson interne. C'est du moins, me semble-t-il, la façon la plus simple d'expliquer les épithètes *ὀρθόμφαλος* et *δωδεκάμφαλος* appliquées à une sorte de gâteau rond appelé *πόπανον* dans une inscription attique³². C'est aussi ce que paraît expliquer la mention de *μεσόμφαλος* chez Pollux³³. Que cette fossette ait évoqué familièrement l'image d'un nombril, ce n'est pas surprenant dans l'usage populaire. En Wallonie liégeoise, il était ainsi d'usage *dè fé ine bot'roûle à pan* „de faire un nombril au pain“³⁴.

Métaphore familière aussi sans doute celle qui, à l'époque classique, consistait à appeler *ὀμφαλός* la partie centrale d'une phiale (*φιάλη*), comme l'implique l'usage des épithètes *ὀμφαλωτός*, *μεσόμφαλος*, *χρυσόμφαλος* et *βαλανειόμφαλος*. Mais la métaphore semble relativement tardive et fondée non sur la signification première d' *ὀμφαλός*, mais bien sur le sens dérivé de „protubérance centrale“, dont il sera question plus loin à propos du bouclier. En effet, comme on sait, la phiale présente une bossette centrale caractéristique, à laquelle correspond naturellement un creux quand on la retourne. Mais il semble que ceci n'était pas la façon normale de considérer le récipient, si l'on en juge par l'adjectif *χρυσόμφαλος*. On voit mal,

³⁰ Conservé sous la forme latine chez Caelius Aurelianus, *Chron.*, 4, 72: *galla viridis quae appellatur omphacine*. Cf. J. ANDRÉ, *Lexique*, s. v. *omphacine*.

³¹ La galle est plus riche en tanin et en teinture quand on la coupe verte ou noire, avant la sortie du cynips. Plus tard, elle devient blanchâtre.

³² *IG* 2³, 1367 (1^{er} siècle av. J.-C.).

³³ *Onom.*, 2, 169.

³⁴ Cf. J. HAUST, *Dictionnaire liégeois*, Liège, 1933, s. v. *boteroûle*, *bot'roûle*.

en effet, pourquoi on aurait rehaussé d'or le seul fond creux, qui est assurément la partie la moins visible du vase.

Il faut logiquement adopter le même point de vue pour interpréter l'épithète comique βαλανειόμφολος appliquée à la phiale par le poète Cratinos³⁵. Il y a là simplement une amusante comparaison entre l'*omphalos* de la phiale apparaissant au milieu de la boisson et la bonde visible au centre de la rotonde des bains publics³⁶.

Cet usage „balaneutique“ d' ὀμφαλός suggère néanmoins une hypothèse. On sait que, dans l'usage français, le terme „bonde“ signifie proprement une ouverture à la base d'un récipient pour le vider, mais qu'il sert aussi, par extension, à désigner globalement la bonde avec le tampon ou bondon qui la bouche, et parfois même le bondon seul. Pareillement, est-il exclu de penser qu'en grec, ὀμφαλός ait signifié d'abord la bonde proprement dite et βάλανος le tampon ou bondon? C'est de celui-ci que dérivent vraisemblablement βαλανεύς, βαλανεύειν βαλανεύειον etc.³⁷, le service des bains ayant consisté d'abord, selon toute vraisemblance, à manier le bondon pour évacuer l'eau et pour la renouveler. Si telle est l'histoire des mots, nous remontons logiquement à un usage plus naturaliste d' ὀμφαλός pour désigner, au fond d'un bassin, la bonde dont le creux évoquait un nombril. Mais, faute de documents, cette évolution n'est qu'une séduisante hypothèse.

5. Ὀμφαλός, élément de fixation du joug.

Cette valeur du mot n'est connue que par un passage de *l'Iliade* (24, 265 ss.). Le poète y décrit les préparatifs du vieux Priam alors qu'il va se rendre, accompagné d'un seul héraut, au camp des Grecs pour tenter de récupérer le corps d'Hector en échange d'une copieuse rançon. Il fait équiper, pour transporter la rançon, un chariot à mules qui suivra son propre char. Ses fils aussitôt se mettent à l'ouvrage:

- (265) ὦς ἔφατ', οἱ δ' ἄρα πατρός ὑποδδείσαντες ὁμοκλήν
 ἐκ μὲν ἄμαξαν ἀειραν εὐτροχον ἡμιονεῖην
 καλήν πρωτοπαγέα, πείρινθα δὲ δῆσαν ἐπ' αὐτῆς,
 κὰδ δ' ἀπὸ πασσαλόφι ζυγὸν ἤρσον ἡμιόνειον
 πύξινον ὀμφαλόεν, εὖ οἰήκεσσιν ἀρηρός·
 (270) ἐκ δ' ἔφερον ζυγόδεσμον ἅμα ζυγῶ ἔννεάπηγυ
 καὶ τὸ μὲν εὖ κατέθηκαν εὐξέστω ἐπὶ ῥυμῶ,
 πέζην ἐπὶ πρώτη, ἐπὶ δὲ κρίκον ἔστορι βάλλον,
 τρις δ' ἐκάτερθεν ἔδησαν ἐπ' ὀμφαλόν, αὐτὰρ ἔπειτα
 (274) ἐξείης κατέδησαν, ὑπὸ γ' ὠχίῃα δ' ἔκαμψαν.

³⁵ Frag. 50 (*Com. Att. Fr.* Kock, I, p. 11) = ATHÉNÉE, *Deipnosophiste* XI, 501 (104). Cf. HÉSYCHIUS, s. v. βαλανειομόφαλος.

³⁶ Le sens du mot — qui n'est qu'une facétie — a été diversement discuté par les érudits alexandrins, comme il apparaît dans le passage indiqué d'Athénée. Cf. R. GINOUVÈS, *Balaneutikè. Recherches sur le bain dans l'Antiquité grecque*, 1963, p. 197.

³⁷ Cf. P. CHANTRAINE, *Dict. étym. de la l. grecque*, fasc. 1, Paris, 1968, s. v. βαλανεύς.

Ainsi parla-t-il, et aussitôt les fils, qui avaient appris à craindre les ordres de leur père, firent sortir le chariot: un chariot à mules, bien roulant, beau et bien fait, et ils attachèrent la corbeille par-dessus. Ils dépendirent de son clou le joug à mules, un joug en buis, à *mortaise*, bien muni de ses guides. En même temps, ils sortirent la corde à joug, longue de neuf coudées. Puis ils posèrent, comme il faut, le joug sur le timon poli, à son extrémité, passèrent l'anneau (de la corde) dans son attache, tournèrent la corde trois fois de chaque côté par-dessus *la mortaise* et, pour terminer, enroulèrent le reste plus loin et rentrèrent le bout“.

Ce passage, d'une remarquable précision technique, a entraîné de longs commentaires³⁸ sans qu'on ait abouti vraiment à un complet accord sur l'interprétation. Il est vrai qu'on ne voit pas bien tout de suite comment le joug était fait et comment il s'ajustait au bout du timon. L'essentiel du dispositif devait naturellement empêcher que le joug ne glissât vers l'avant et se détachât sous l'effort de la traction de l'attelage. Les traducteurs et commentateurs croient généralement que la stabilité du joug sur le timon était assurée par le moyen d'un anneau (*κρίκος*) fixé à l'arrière du joug et passé, lors de l'attelage, dans une cheville ou un crochet (*ἔστωρ* ou *ἔκτωρ*) fixé au-dessus du timon. Mais, outre qu'il n'y a aucune trace de pareil anneau ailleurs, notamment dans les peintures de vases, cette solution laisse sans justification la présence de l' *ὀμφαλός*.

Je crois que c'est celui-ci qui constituait le moyen d'immobiliser le joug sur le timon: le sens du mot laisse, en effet, penser qu'il s'agit d'une large mortaise creusée au centre de la face inférieure du joug et à laquelle devait correspondre un tenon sur la partie antérieure du timon. L'emboîture devait naturellement être maintenue par quelques tours de corde par-dessus et par-dessous. C'est ce que précise le poète en appelant globalement *ὀμφαλός* le centre mortaisé du joug (fig. 2).^{38bis}

Quant à l'anneau (*κρίκος*), c'est, à mon sens, celui qui se trouvait à un bout de la corde à joug: on le passait dans une sorte d'attache ou de crochet (*ἔστωρ* ou *ἔκτωρ*) de manière à pouvoir tendre la corde pour le serrage du joug et du timon. Il ne restait dès lors, à la fin de

³⁸ Citons surtout: W. LEAF, *The Iliad*, vol. II, 2e éd. Londres, 1902, Appendix M, p. 623—630; W. HELBIG, *L'épopée homérique*, trad. fr. par Fl. Trawinski, Paris, 1894, p. 186 ss.; W. REICHEL, *Das Joch des homerischen Wagens*, dans *Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts*, 2 (1899), p. 137 ss.; *Ueber homerische Waffen*, 2e éd., Vienne, 1901, p. 129; R. MERINGER, *op. cit.*, dans *Wörter und Sachen*, 5 (1913), p. 53 ss.

^{38bis} On comparera ce que Varron écrit, dans le *De Lingua Latina*, 135, au sujet de l'agencement du joug de la charrue: *Sub iugo medio cauum, quod bura extrema addita oppilatur, uocatur coum a cauo* „Sous le milieu du joug, il y a un creux (*cauum*) que vient combler l'extrémité de l'âge, il porte le nom de *coum* (mortaise), fermé sur *cauum* (creux)” (trad. de Jean Collart dans son édition du *L. L.*, V, Paris, 1954, p. 89). En fait, *coum* est un doublet, probablement rustique, de *cauum*. Cf. A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dict. étym. de la l. lat.*, 4e éd., Paris, 1959, s. v. *cohum*.

l'opération, que l'autre bout de la corde, sans anneau, terminé en „langnette“ (γλωχίς), que l'on rentrait pour éviter le déroulement³⁹.

Telle est, je crois, la manière la plus simple d'interpréter ce passage de l'*Illiade*, en respectant au mieux le sens des mots, particulièrement celui d' ὄμφαλός.

Si cet emploi métaphorique d' ὄμφαλός pour désigner la partie centrale, mortaisée, du joug ne nous est attesté que dans un seul passage homérique, on peut dire qu'il n'est pas pour autant resté méconnu des anciens Grecs, pour qui Homère fut le fondement de toute bonne instruction. Les commentateurs l'ont expliqué avec soin et la tradition savante l'a conservé jusqu'au célèbre lexique d'Hésychios, où nous lisons:

ὄμφαλός· ζυγοῦ τὸ μέσον.

Or, chemin faisant, une nouvelle métaphore a surgi, d'autant plus surprenante qu'elle paraît propre à la langue militaire, encore que les auteurs qui nous l'attestent soient surtout des théoriciens et des stratèges en chambre. Le premier d'entre eux est Asclépiodote, à la fin du II^e siècle avant J.-C. ou un peu plus tard. Après avoir rappelé (II, 5) que le premier rang de soldats était désigné diversement par les termes μέτωπον, μῆκος, πρόσωπον, στόμα, παράταξις, πρωτολογία ou πρῶτον ζυγόν, que le rang suivant s'appelait δεύτερον ζυγόν, et ainsi de suite, il ajoute:

Διαιρεθείσης δὲ τῆς φάλαγγος δίχα κατὰ τὸ μῆκος τὸ μὲν ἡμισὺ κέρασ προσαγορεύεται δεξιὸν τε καὶ λαίον, αὕτη δὲ ἡ διχοτομία ὄμφαλός τε καὶ ἀραρός.

„Si la phalange est divisée en deux par rapport à la ligne de front, les moitiés sont appelées aile droite et aile gauche, et l'endroit de la division est dit ombilic aussi bien que joint“.

La même terminologie se retrouve quelques siècles plus tard chez Arrien⁴⁰, chez Élien⁴¹ et chez Pollux⁴². On peut supposer avec vraisem-

³⁹ Pareille manière de faire n'a évidemment rien de rare ni de spécifique. Elle est observable encore aujourd'hui. Le dialectologue wallon Elisée Legros, dans un article sur „*Le joug et la charrue en Ardenne liégeoise*„ (= *Mélanges Jean Haust*, Liège, 1939, p. 257), décrivait ainsi la manière d'attacher le joug à la tête d'un boeuf: „On lie le joug par une longue courroie. . . Cette courroie se termine d'un côté par un anneau; on le passe autour d'une des *picètes*, puis on serre fortement la courroie autour des cornes, sur le front et autour du joug; enfin on glisse le bout de la courroie dans la fente de l'autre *picète*“. Le wallon ardennais *picète* ou *dj'vève a picète* (= français „pincette“, „cheville à pincette“) désigne une cheville en bois fixée au-dessus du joug et sciée en deux verticalement de manière à constituer, au besoin, une pincette. Le joug simple en portait normalement deux, disposées symétriquement. — La courroie ou corde à joug homérique n'était donc pas nouée et c'est à tort, je crois, que Waldemar Deonna y a renvoyé à propos du fameux noeud gordien (*Rev. des Et. Gr.*, 31, 1918, p. 39 s.).

⁴⁰ *Tactica*, 8, 4.

⁴¹ *Tactica*, 7, 3.

⁴² *Onom.*, I, 26.

blance que l'usage du mot *ὄμφαλος* continue ici la métaphore — connue depuis Thucydide⁴³ — qui a fait appeler *ζυγόν* un rang de soldats placés côte à côte. Mais peut-être ne peut-on tout à fait exclure l'interférence de la valeur géographique d' *ὄμφαλος*, dont il sera question plus loin.

6. L' *ὄμφαλος* du bouclier

Il est à peine utile de rappeler qu'en grec ancien, on appelait aussi *ὄμφαλος* une plaque de métal circulaire et bombée qui renforçait le centre du bouclier rond. La raison en était, dit-on généralement, que cette plaque se trouve au milieu du bouclier comme le nombril au milieu du ventre.

Cette explication, qui fait la part belle à l'imagination hellénique, ne va pas de soi autant qu'on voudrait le faire accroire. En vérité, la bosse ou bossette du bouclier ne suggère guère l'image d'un nombril si, comme il est normal et habituel, on la considère de face. Sans doute pourrait-on rétorquer que, de derrière, la ressemblance est davantage concevable. Mais ce n'est qu'un vain subterfuge, car le revers de l'ancien bouclier de cuir, renforcé en son centre par l' *ὄμφαλος*, ne présentait sans doute pas de renforcement correspondant à la bosse, mais seulement une large concavité de l'ensemble.

Cette objection est d'ailleurs renforcée par une autre observation: c'est que les boucliers homériques à propos desquels est déjà employé le terme *ὄμφαλος*, n'étaient pas ou n'étaient qu'exceptionnellement ronds. Quelques-uns étaient du type „tour“ (*ἦύτε πύργος*, II., 7, 219), comme ceux dont sont équipés des chasseurs de lions sur la lame d'un célèbre poignard ciselé de Mycènes⁴⁴; la majorité avait la forme bien connue d'un „huit“ convexe, comme on le voit aussi sur le même poignard. Or des peintures murales découvertes au palais de Cnossos par Arthur Evans nous montrent des boucliers de ce dernier type, manifestement faits de peaux de vaches tachetées, tendues sur une armature dont le détail est hors de notre propos. Mais ce qui nous intéresse dans ces représentations, c'est que le renflement allongé du milieu est peint d'une couleur jaunâtre qui laisse penser — et c'est l'interprétation d'Evans — qu'il était recouvert de cuivre ou de bronze⁴⁵. On admet souvent, et non sans raison, à la suite de Wolfgang Reichel⁴⁶, que le terme homérique *ὄμφαλος* désignait cette partie du bouclier en huit, alors la plus répandue. A vrai dire, le témoignage des textes n'est pas contestable. Mais il faut avouer que, dans ce cas plus encore que dans celui du bouclier rond, cette plaque bombée en forme de

⁴³ *Hist.*, 5, 68.

⁴⁴ Voir notamment la photographie en couleurs de M. Hirmer dans Sp. MARI-NATOS, *Creta e Micene*, Florence, 1960, pl. XXXVI.

⁴⁵ Cf. A. EVANS, *The Palace of Minoz*, III, Oxford, 1930, p. 302 ss., et planche XXII face à la p. 306.

⁴⁶ *Ueber homerische Waffen*, 2e éd Vienne 1901, p. 8.

barquette renversée n'évoque vraiment pas un nombril. Il faut chercher ailleurs, à un stade antérieur, l'origine de la métaphore.

Or, un passage homérique ouvre la voie à une explication parce qu'on y trouve un sens divergent d' ὄμφαλος: c'est celui où le poète décrit le bouclier d'Agamemnon, un bouclier peu ordinaire, une sorte de pièce de musée où la richesse de l'ornementation s'est ajoutée au modèle traditionnellement conservé:

Il., 11, 32—37:

Ἄν δ' ἔλετ' ἀμφιβρότην πολυδαίδαλον ἀσπίδα θούριν,
καλήν, ἣν πέρι μὲν κύκλοι δέκα χάλκεοι ἦσαν,
ἐν δέ οἱ ὄμφαλοὶ ἦσαν εἰκοσι κασσιτέριοιο
λευκοί, ἐν δέ μέσοισιν ἔην μέλανος κυάνοιο·
τῇ δ' ἐπὶ μὲν Γοργῷ βλοσυρῶπις ἔστεφάνωτο
δεινὸν δερκομένη, περὶ δὲ Δεῖμῶς τε Φόβος τε.

„Il prit alors son bouclier à double échancrure latérale⁴⁷, un bouclier très ouvragé, pétillant et superbe, où dix cercles de bronze s'étendaient alentour. Sur eux tranchaient par leur blancheur vingt *cabochons* d'étain. Au milieu, il était de pâte de verre sombre. Gorgone y étalait son terrible visage, épouvantable à voir. Effroi et Crainte l'entouraient“.

La traduction d' ὄμφαλοὶ par „cabochons“ est presque imposée par le contexte. Elle s'appuie, par ailleurs, sur la comparaison de boucliers attestés par l'archéologie. Tel est celui qui figure, en double exemplaire, sur une intaille de sardoine découverte à Mycènes⁴⁸: le long des bords sont alignées plusieurs dizaines de minuscules fossettes, qui donnent naturellement autant de minuscules cabochons quand le sceau est imprimé (fig. 3).

Il y a lieu de rapprocher aussi le bouclier que porte un combattant dans une scène de duel sur une bague en or de Mycènes (fig 4)⁴⁹. On y voit sur le pourtour, comme le fait justement remarquer H. L. Lorimer, „un double rang de bossettes qui peuvent représenter des têtes de rivets“⁵⁰.

Un autre exemple est le modèle réduit de bouclier en or découvert dans une tombe de Pylos en Messénie (fig. 5): Sp. Marinatos note à son sujet: „Sur le bouclier en forme de huit, les clous qui, dans les grands boucliers, unissaient les différentes couches de cuir, sont habilement imités par des ornements en granulation“⁵¹.

⁴⁷ Cette traduction, qui n'est pas essentielle dans la présente recherche, sera justifiée ailleurs.

⁴⁸ Reproduit dans W. HELBIG, *L'épopée homérique expliquée par les monuments*, trad. fr. par Fl. Trawinski, Paris, 1894, p. 400, fig. 145; aussi H. L. LORIMER, *Homer and the monuments*, Londres, 1950, p. 142, fig. 6.

⁴⁹ Reproduit dans H. L. LORIMER, *op. cit.*, p. 142, fig. 5.

⁵⁰ *Op. cit.*, p. 136 (*in fine*): „a double row of minute bosses which may represent rivet-heads“.

⁵¹ *Creta e Micene*, pl. 223, à droite, en haut, et p. 145, № 223.

Il n'est pas nécessaire de dresser un plus ample catalogue. L'important est le rapprochement opéré entre les *ὀμφαλοί* ou „cabochons“ du texte homérique et les „têtes de rivets“ évoquées par les archéologues. Il paraît d'autant plus vraisemblable qu'un autre passage homérique nous fournit une information incontestable sur ce rivetage des boucliers: c'est celui où le poète décrit rapidement, mais en termes précis, le bouclier de Sarpédon:

Il., 12, 294—297:

Αὐτίκα δ' ἀσπίδα μὲν πρόσθ' ἔσχετο πάντοσ' εἴσην,
καλὴν χαλκείην ἐξήλατον, ἣν ἄρα χαλκεὺς
ἤλασεν, ἔντοσθεν δὲ βοείας ῥάψε θαμειᾶς
χρυσείης ῥάβδοισι διηνεκέσιν περὶ κύκλον.

„Tout d'un coup, il met devant lui son bouclier partout égal⁵², un beau bouclier en tôle de bronze, qu'un forgeron a martelé. Sous la tôle il a superposé plusieurs peaux de vache fixées sur le pourtour par des rivets⁵³ d'or qui les traversent“.

Si l'usage d'or est surprenant et peut paraître, à la rigueur, un embellissement poétique, en revanche on ne voit guère comment on pourrait rendre ῥάβδος autrement que par „rivet“, même si ce sens du mot n'est attesté qu'ici. On imagine sans peine que les artisans qui fabriquaient des boucliers en superposant plusieurs couches⁵⁴ de cuirs et — dans les modèles de luxe — une ou plusieurs couches de métal, les aient assemblés au moyen de rivets disposés à différentes places, notamment tout autour, près du bord, mais aussi au centre, ce qui permettait sans doute d'attacher plus solidement la poignée pour le porter.

Les têtes des rivets, plus ou moins grosses, plus ou moins ornementales, se trouvaient naturellement du côté de la face du bouclier. Si celle-ci était entièrement renforcée par une plaque de métal, les têtes de rivets y apparaissaient forcément en relief comme des cabochons. Mais si l'on se reporte au bouclier plus ancien et plus modeste en cuir de vache, il est aisé d'imaginer que ces têtes de rivets, qui étaient plutôt des sortes de boutons, se trouvaient légèrement enfoncées dans le cuir, par suite de la traction de la tige, et avaient réellement, au fond de leur petite cavité, l'apparence familière d'un nombril⁵⁵.

⁵² Entendons que ce bouclier, entièrement recouvert de métal, avait partout la même épaisseur et la même résistance. On sait que certains boucliers étaient plus minces et moins solides sur le pourtour qu'au centre (voir p. ex. *Il.*, 20, 275—276).

⁵³ Les hellénistes hésitent entre les traductions „rivet“ et „fil“. Cette dernière interprétation est suggérée par le voisinage du verbe ῥάπτειν. Les raisons de préférer „rivet“ apparaîtront dans la suite.

⁵⁴ C'est le sens de πτύχεσ dans le texte homérique (p. ex. *Il.*, 7, 247).

⁵⁵ Un jeu métaphorique analogue se trouve peut-être en wallon liégeois, où le nombril s'appelle *botoéroûle* ou *bot'roûle* (fém). En effet, Charles Grandgagnage, dans son *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* (Liège, 1845—1880), y a vu le correspondant du français *bouterolle*, qui signifie notamment un outil de chaudronnerie pour river les tôles. Mais cette étymologie n'est pas acceptée par Jean Haust dans son *Dictionnaire liégeois* (Liège, 1933). La question est peut-être à revoir.

Le sens de „cabochon“ ou de „bossette“ ne peut être que secondaire et résulte du progrès technique qui fut réalisé par le passage progressif du cuir au métal dans la fabrication des boucliers. On doit supposer que parallèlement la tête de rivet placée au centre du bouclier fut élargie peu à peu jusqu'à constituer un grand cabochon de renforcement, qui a été conservé traditionnellement jusque dans le bouclier rond entièrement métallique et qui, seul, a conservé le nom d' *δμφαλός* dans l'usage classique. La langue homérique emploie donc *δμφαλός* avec des sens différents selon les boucliers décrits. Mais on sait que cette langue est composite et juxtapose des usages de diverses époques.

C'est sans doute à partir de cette image du bouclier qu' *δμφαλός* au sens de „cabochon, bosse, protubérance“ a été employé, par analogie, pour désigner, comme on l'a vu plus haut, le renflement central d'une phiale, la bonde au milieu de la rotonde des bains publics et l'excroissance arrondie d'un parasite du chêne.

7. L' *δμφαλός* géographique

On sait que les plus anciennes cartes géographiques des Grecs étaient circulaires et on admet souvent que cette forme leur avait été inspirée par des modèles orientaux. A vrai dire, quelle qu'en soit l'origine, il est aisé d'imaginer que les premiers dessins d'une région ont dû naturellement être tracés d'après la vue qu'on en avait du haut d'une tour ou d'une montagne isolée, la limite extrême étant marquée par le cercle de l'horizon. Mais cette façon de faire a subsisté quand les connaissances ont permis d'étendre la représentation au-delà de l'horizon visible. Cette conception est sans doute primitivement connexe de celle qui imaginait la terre comme un vaste disque supporté et entouré par l'Océan.

La plus ancienne carte de cette sorte qui nous soit connue, est celle que la tradition attribue à Anaximandre de Milet. C'est celle qu'aurait utilisée son compatriote Hécatee pour sa description du monde (fig. 6). C'est vraisemblablement aussi celle qui, gravée sur une tablette de cuivre, fut, selon Hérodote (v, 49), montrée par Aristagoras, tyran de Milet, au roi de Sparte Cléomène qu'il était allé voir.

Mais ces cartes circulaires qui englobaient tout le monde connu au VI^e siècle avant notre ère, devaient être l'aboutissement d'une déjà longue tradition⁵⁶. On doit supposer l'existence préalable de cartes moins ambitieuses, limitées à une moindre partie de la terre, à un pays, à une région, à une cité. Et il n'y a pas à s'étonner si les plus anciens

⁵⁶ Sur la cartographie grecque, voir entre autres H. BENGSTON, section *Altertum* dans *Grosser Historischer Weltatlas*, I, 2e éd. Munich, 1954, fasc. *Erläuterungen* col. 57 ss.; Fr. LASSERRE, art. *Kartographie* dans *Lexikon der alten Welt*, Zurich et Stuttgart, 1965, col. 1496—1501; G. AUJAC, *Strabon et la science de son temps*; Paris, 1966, p. 37; ss. *Astronomie et géographie scientifique dans la Grèce ancienne*, dans *Bulletin Budé. Suppl.: Lettres d'Humanité*, 32:4 (1973), p. 441—461; *La géographie dans le monde antique*, Paris, 1975, p.11 s. et al. [paru après la rédaction du présent article].

géographes ont placé au centre de ces cartes circulaires l'endroit où ils se trouvaient. Wilhelm Roscher a montré que les considérations du traité „hippocratique“ *Περὶ ἑβδομάδων* (sur une division septénaire de la terre) impliquent la notion d'une carte de l'oecumène répandue au VI^e siècle avant J.-C. et ayant probablement pour centre l'ancienne Milet⁵⁷. Est-il besoin d'ajouter que cette manière de voir n'était évidemment pas sans répondre aux aspirations du patriotisme local, celui-là même qui apparaît encore, bien plus tard, à propos d'Athènes, dans ce passage du *Περὶ προσόδων* de Xénophon (I, 6):

Οὐκ ἂν ἀλόγως δέ τις οἰηθείη τῆς Ἑλλάδος καὶ πάσης δὲ τῆς οἰκουμένης ἀμφὶ τὰ μέσα ὤκισθαι τὴν πόλιν. Ὅσω γὰρ ἂν τινες πλεῖον ἀπέχουσιν αὐτῆς, τοσούτω χαλεπωτέροις ἢ ψύχεσιν ἢ θάλπεσιν ἐντυγχάνουσιν· ὅποσοι τ' ἂν αὐτῶν βουληθῶσιν ἀπ' ἐσχάτων τῆς Ἑλλάδος ἐπ' ἑσχάτα ἀφικέσθαι, πάντες οὗτοι ὥσπερ κύκλου τόννον τὰς Ἀθήνας ἢ παραπλέουσιν ἢ παρέρχονται.

„On pourrait, sans déraison, croire que notre ville occupe à peu près le centre de la Grèce et même du monde habité. En effet, plus on s'en éloigne, plus on rencontre des froids et des chaleurs pénibles à supporter. De plus, ceux qui veulent aller d'un bout de la Grèce à l'autre, tous, par bateau ou par route, font, à l'entour d'Athènes, un circuit pareil au tracé d'un cercle.“

Il y a incontestablement, sous cette formulation un peu chauvine de la primauté d'Athènes, un fond de connaissances géographiques qui devait faire partie du bagage culturel commun à cette époque et qui est demeuré longtemps dans la manière courante d'imaginer la Grèce et le monde. En effet, la même conception générale se retrouve, mais exprimée d'une façon qui va nous retenir plus particulièrement, parmi les éloges d'Athènes rassemblés par Aelius Aristide, au II^e siècle de notre ère, dans son discours *Panathénaique*:

(15) Ὅσπερ γὰρ ἐπ' ἀσπίδος κύκλων εἰς ἀλλήλους ἐμβεβηκότων πέμπτος εἰς ὀμφαλὸν πληροῦ διὰ πάντων ὁ κάλλιτος, εἴπερ ἢ μὲν Ἑλλάς ἐν μέσῳ τῆς πάσης γῆς, ἢ δ' Ἀττικὴ τῆς Ἑλλάδος, τῆς δὲ χώρας ἢ πόλις, τῆς δ' αὖ πόλεως ἢ ὁμώνυμος.

„C'est, en effet, comme sur un bouclier. Des cercles concentriques qui se font suite⁵⁸, c'est le cinquième qui s'enfle pour former la bosse et qui est le plus beau de tous. Il en va de même (en géographie) s'il est vrai que la Grèce est au milieu de toute la terre,

⁵⁷ W. ROSCHER, *Das Alter der Weltkarte in 'Hippokrates' Περὶ ἑβδομάδων und die Reichskarte des Darius Hystaspis*, dans *Philologus*, 70 (N.F. 24), 1911, p.529 ss.

⁵⁸ Pour renforcer les anciens boucliers sans trop les alourdir, il semble que les fabricants aient superposé des couches de cuir à chaque fois moins étendues, de sorte que la résistance était moins forte à la périphérie et que des bandes circulaires concentriques apparaissaient entre les bords des différentes plaques. Cette disposition a persisté avec l'introduction du métal. Cf *II*, 11, 33; 20, 275 ss., etc.

l'Attique au milieu de la Grèce, la ville au milieu du pays et, enfin, au milieu de la ville, la Cité⁵⁹."

La comparaison entre la carte circulaire du monde habitée et la surface d'un bouclier est un poncif dont l'origine se situe apparemment à l'époque archaïque de la Grèce. En effet, comme l'a justement noté François Lasserre⁶⁰, on ne peut en détacher l'idée, prêtée à Héphestos dans l'*Illiade* (18, 483 ss.), d'orner le bouclier d'Achille par une image synthétique et symbolique du monde. Il est significatif que, tout autour, le cercle extrême représentait l'Océan:

Il., 18, 607—608:

Ἐν δ' ἐτίθει ποταμοῖο μέγα σθένος Ὠκεανοῖο
ἄντυγα πᾶρ πυμάτην σάκεος πύκα ποιητοῖο.

„Enfin il mit l'ample force du fleuve Océan tout le long de l'extrême bord de ce bouclier solidement fabriqué“.

Si l'on hésitait à faire remonter cette conception cartographique bien avant Anaximandre, jusque vers 800, date assez communément admise pour la fixation du texte des poèmes homériques, il n'est que de se référer aussi à ce passage de l'*Odyssée* (1, 48—51), où Athéna évoque, devant Zeus, le triste sort d'Ulysse, retenu captif par Circé:

Ἀλλά μοι ἀμφ' Ὀδυσῆι δαΐφροني δαΐεται ἦτορ,
δυσμόρω, ὃς δὴ δηθὰ φίλων ἄπο πῆματα πάσχει
νήσω ἐν ἀμφιρύτῃ, ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης,
νήσος δενδρήεσσα . . .

„Moi, j'ai mal au coeur pour ce sage Ulysse, ce malheureux qui souffre loin des siens dans une île aux deux rives, là où est l'ombilic de la mer, une île toute boisée. . .“

Il est clair qu'Athéna veut insister sur l'isolement de l'île. Elle l'imagine donc au milieu d'une vaste mer. Mais, selon toute apparence, cette image prend spontanément, en son esprit, la forme d'une carte-bouclier, de forme circulaire et dont le centre appelle le nom d' ὀμφαλός.

Ce procédé de représentation n'a pas été gêné quand, plus tard, deux ou plusieurs diamètres ont été tracés en travers de la carte-bouclier. Au contraire, l' ὀμφαλός y acquérait une précision plus grande, étant le point d'intersection de ces diamètres. Sur le terrain, au centre des villes, on en vint vite à appeler ὀμφαλός l'endroit central d'où rayonnaient les principales routes. Déjà Pindare s'exprimait ainsi à propos d'Athènes⁶¹:

⁵⁹ Je rends ainsi l'effet que l'auteur tire du double sens de πόλις „ville“ et „acropole“. On sait que cette bivalence gênante a été peu à peu palliée en grec par l'usage d' ἀκρόπολις. Déjà Thucydide fait ainsi. Mais le vieil usage ambigu est resté traditionnel dans les documents officiels jusque vers 387.

⁶⁰ *Op. cit.*, col. 1496.

⁶¹ Fr. 45 Boeckh = 53 Bergk = 75 Schroeder = D. 4 Puech (fragment d'un dithyrambe pour les Athéniens).

ἐπι τε κλυτὰν πέμπετε χάριν, θεοί,
 πολύβατον οἷτ' ἄστεος ὀμφαλὸν θυόεντα
 ἐν ταῖς ἱεραῖς Ἀθάναις,
 οἰχνεῖτε πανδαίδαλον τ' εὐκλέ' ἀγοράν.

„Envoyez, ô dieux, votre insigné faveur,
 vous qui fréquentez, dans la sainte Athènes,
 l'ombilic plein de gens et de senteurs,
 et l'agora monumentale et prestigieuse“.

Les hellénistes s'accordent à identifier cet ὀμφαλός athénien avec l'autel des Douze-dieux dressé là au temps des Pisistratides et mentionné par Hérodote (II, 7) comme point de départ conventionnel des routes athéniennes.

Un emploi analogue du même terme est signalé à Phlionte par Pausanias. Immédiatement après avoir mentionné l'οἶκος μαντικός d'Amphiarao, il écrit :

(2, 13, 7) Οὐ πόρρω δέ ἐστιν ὁ καλούμενος Ὀμφαλός,
 Πελοποννήσου δὲ πάσης μέσον, εἰ δὴ τὰ ὄντα εἰρήκασιν.

„Non loin de là se trouve ce qu'on appelle l'Ombilic, centre de tout le Péloponnèse, si l'affirmation est exacte“.

J. G. Frazer a voulu en reconnaître une représentation sur de vieilles monnaies phliasiennes où figure une roue à quatre rayons avec un point central⁶².

L'usage s'est adapté sans peine quand, dans la première moitié du IV^e siècle avant J.-C., suivant le progrès des connaissances géographiques, la carte du monde habité, de ronde qu'elle était, est devenue oblongue⁶³, c'est-à-dire deux fois plus longue (de l'est à l'ouest) que large (du nord au sud). Ceci apparaît bien dans un autre passage d'Aelius Aristide relatif à Cyzique en Mysie⁶⁴ :

Τῆς γὰρ θαλάττης ἐν μέσῳ κειμένη συνάγει πάντας ἀνθρώπους εἰς αὐτόν, τοὺς τε ἀπὸ τῆς εἴσω πρὸς τὴν ἔξω παραπέμπουσα καὶ τοὺς ἔξωθεν πρὸς τὴν εἴσω ὥσπερ τις ὀμφαλὸς τοῦ μεταξὺ τόπου Γαδείρων καὶ Φάσιδος.

„En effet, se trouvant au milieu de la mer, elle rassemble en un même lieu des hommes de partout, les faisant passer de la mer Intérieure à l'Extérieure, et du dehors au dedans, comme un ombilic géographique entre Gadeires (Cadix) et le Phase“.

Il est clair qu' ὀμφαλός est finalement devenu, en grec, un simple synonyme de μέσον, souvent employé avec autant d'inexactitude géographique que d'exagération littéraire. Il y a eu un ὀμφαλός en

⁶² J. G. FRAZER, *Pausanias's Description of Greece*, vol. III, Londres 1913, p. 81. — *Catalogue of Greek coins in the British Museum. Peloponnesus*, p. 33, pl. VI 20; 23.

⁶³ Cette innovation est attribuée à Eudoxe de Cnide.

⁶⁴ Πανηγυρικός ἐν Κυζίκῳ, I, 1, p. 237 Jebb = vol. I, XVI, p. 385 Dindorf.

Sicile⁶⁵, un *ὄμφαλός* à Mégare⁶⁶, un *ὄμφαλός* à Delphes (nous allons y revenir) et d'autres encore, sans oublier les *umbilici* d'Italie.

Mais ces emplois abusifs ne doivent pas obnubiler l'origine de la métaphore, une origine cartographique et donc exactement géométrique au sens ancien du terme, comme il ressort bien d'un passage de Pline l'Ancien, où *umbilicus* n'est évidemment qu'une traduction technique du grec *ὄμφαλός*⁶⁷. L'auteur y donne, à l'intention des agriculteurs, des indications pratiques pour déterminer l'orientation d'un champ. Après avoir décrit comment on reconnaît l'est le matin en regardant l'endroit où le soleil se lève, et le sud à midi en observant sa propre ombre au moment où elle est la plus courte, le Naturaliste poursuit en forçant un peu la simplicité de ses directives :

Per huius mediam longitudinem duci sarculo sulcum vel cinere liniam verbi gratia pedum XX conveniat mediamque mensuram, hoc est in decumo pede, circumscribi circulo parvo, qui vocetur umbilicus.

„Par le milieu de cette ombre, dans le sens de sa longueur, il sera bon de tracer, à la houe, un sillon ou bien, avec de la cendre, une ligne, de vingt pieds de long par exemple, et au milieu de cette mesure, c'est-à-dire au dixième pied, de décrire un petit cercle qu'on appelle *umbilicus*“⁶⁸.

Après avoir tiré déjà quelques conséquences pratiques de cette première orientation, Pline reprend le dessin de sa rose des vents (331) :

„Diximus ut in media linea designaretur umbilicus. Per hunc medium transversa currat alia. Haec erit ab exortu aequinoctiali ad occasum aequinoctialem, et limes, qui ita secabit agrum, decumanus vocabitur. Ducantur deinde aliae duae liniae in decussis obliquae, ita ut ab septentrionis dextra laevaue ad austri dextram ac laevam descendant. Omnes per eundem currant umbilicum. . .“.

„Nous avons dit que l'*umbilicus* devait être tracé au milieu de la ligne. On le coupera en son milieu par une autre ligne transversale. Celle-ci sera orientée du levant équinoxial au couchant équinoxial, et le sentier qui coupera le champ dans cette direction, s'appellera *decumanus*. On tracera ensuite deux autres lignes obliques, en forme d'X, de sorte qu'elles descendent de la droite et de la gauche du nord vers la droite et la gauche du midi. Toutes ces lignes passeront par l'*umbilicus*. . .“.

Il est suggestif que l'*umbilicus* n'est pas représenté par un point ou par un petit trait, mais bien par un petit cercle (*circulus parvus*). Comment justifier ce détail, si ce n'est par la survivance des anciennes

⁶⁵ DIODORE de SICILE, V, 2 (cf. CALLIMAQUE, *H.* à *Dém.*, 15); lat. *umbilicus Siciliae*, Cicéron *Verr.*, IV, 106; cf. PLINE, *Hist. Nat.*, III, 109 (c'est la localité moderne de Castrogiovanni).

⁶⁶ SIMONIDE, 107, 9 Bgk = 96,9 Diehl = *IG*, VII, 53, 11.

⁶⁷ *Hist. Nat.*, XVIII, 326 ss.

⁶⁸ Traduction de H. Le Bonniec et A. Le Boeuffle (Paris, Les Belles Lettres, 1972).

cartes-boucliers introduites dans l'usage grec par les savants ioniens de l'époque archaïque?

Je dis survivance et non point souvenir, car le mot latin, comme son modèle grec, n'évoquait sans doute plus sa lointaine histoire. La preuve en est que Pline lui-même, en un autre passage (*H. N.*, 6, 217) utilise *umbilicus* pour désigner le γινώμων des Grecs, c'est-à-dire le style du cadran solaire, dressé précisément à la place du *circulus parvus*:

In hoc caeli circumflexu aequinoctii die medio umbilicus, quem gnomonem vocant, VII pedes longus umbram non amplius IIII pedes longam reddit.

„A cette latitude, à l'époque de l'équinoxe, à midi, un style de cadran solaire, qu'on appelle un gnomon, long de sept pieds, ne projette pas plus que quatre pieds d'ombre“.

Cet emploi d'*umbilicus* ne date pas du temps de Pline. Il existait en latin dès l'époque archaïque comme l'atteste un vers de Plaute dans les *Ménechmes* (155):

Dies quidem iam ad umbilicum est dimidiatus mortuus.

„C'est que déjà, d'après le style du cadran solaire, le jour est à demi mort“⁶⁹.

La métaphore est hardie et surprenante à cette époque en Italie. Elle implique un long usage et une longue évolution sémantique que nous n'apercevons pas en latin, mais dont nous n'avons plus à faire la preuve en grec. Il est vraisemblable que la plupart des sens métaphoriques d'*umbilicus* sont empruntés à ὀμφαλός, même si parfois les textes grecs ne nous les attestent pas.

8. L' ὀμφαλός astronomique

Le lexicographe Hésychios a conservé cette glose surprenante:

ὀμφαλόεσσα· ἡ Ἄρκτος· διὰ τὸ μέσον τὸν βόρειον πόλον περιέχειν. Τινὲς δὲ τὴν εὐτροφον χώραν. Καὶ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσα· ἢ ὀμφαλοὺς ἔχουσαι ἢ στρογγύλαι.

„*omphaloessa*: la constellation de l'Ourse, parce qu'elle contient, en son milieu, le pôle (=pivot) boréal. Selon d'autres, ce serait la région nourricière. Il y a aussi des boucliers *omphaloessa*, c'est-à-dire à omphalos ou ronds“.

Nous ignorons où Hésychios a trouvé l'étonnante Ourse ὀμφαλόεσσα. L'indication des sources, en effet, a été considérablement réduite au cours de la transmission de ce qui nous reste du précieux lexique. Mais il n'est pas impossible que ce soit dans les Ἀλεξι-

⁶⁹ On ne peut évidemment accepter la traduction d'Alfred Ernout (*Plaute*, IV, Paris, Les Belles Lettres, 1952, p. 22): „C'est que la journée est déjà morte à moitié; elle est perdue jusqu'au nombril“.

φάρμακα de Nicandre, où nous lisons ces vers à l'adresse d'un certain Protagoras de Cyzique:

(67) ἤ γὰρ δὴ σὺ μὲν ἄγχι πολυστροίβοιο θαλάσσης
 Ἄρκιον ὑπ' ὀμφαλόεσσαν ἐνάσσαο.

„Toi, en effet, tu as fixé ton séjour près de la mer toujours tourbillonnante, sous l'Ourse où se trouve l'*omphalos*“.

Le commentaire du scholiaste n'est pas sans rappeler la glose hésychéenne:

Ἄρκιον ὑπ' ὀμφαλόεσσαν· ἀρκτικωτέρα γὰρ ἢ Κύζικος τῆς Κολοφῶνος, ὀμφαλὸν δὲ καλεῖ τὸν βόρειον πόλον, ὡς μεσαίτατον, ἢ αὐτὴν τὴν Ἄρκιον διὰ τὸν παρακείμενον αὐτῇ τῶν ἄστρον χορὸν ὀμφαλόεσσα εἴρηκε διὰ τὸ μέσον τοῦ βορείου κεῖσθαι. Τινὲς δ' ἐπειδὴ δοκεῖ ὁ κατὰ τὰς Ἄρκτους τόπος εὐβώτατος, ὀμφαλόεσσαν εἰρησθαί φασι τὴν τροφώδη· ὀμφαλὸς γὰρ ἀπὸ τῆς ὀμπνης εἴρηται, ὅ ἐστι τροφή, ἀφ' οὗ ἡ Δημήτηρ ὀμπνία.

„Sous l'Ourse où se trouve l'*omphalos*: en effet, Cyzique (où demeure Protagoras) est plus septentrionale que Colophon (patrie de Nicandre), et il appelle *omphalos* le pôle (pivot) boréal, en tant que point le plus central; ou bien il appelle ainsi l'Ourse elle-même parce que la ronde des étoiles se fait par rapport à elle. Ainsi on dit *omphaloessa* à cause de la position au milieu du domaine boréal. Certains prétendent que, puisque la région du côté des Ourses est la plus fertile, *omphaloessa* veut dire „nourricière“; en effet, *omphalos* vient, dit-on, de *ompnē* „nourriture“; de là aussi l'appellation de Déméter *Ompnia*“.

A ces rares textes, il faut encore ajouter une expression non moins énigmatique de Nonnos dans les *Διονυσιακά* (I, 181):

μεσόμφαλον ἄστρον Ὀλύμπου⁷⁰.

„la constellation céleste qui a, en son milieu, l'*omphalos*“.

Il résulte de là qu'à tout le moins dans la langue savante, *ὀμφαλός* signifiait le pôle nord, c'est-à-dire le „pivot septentrional“ du monde (*βόρειος πόλος*). Ceci implique évidemment une conception cosmologique qui est loin des cartes-boucliers invoquées plus haut.

On sait que la sphéricité de la terre a été aperçue par les savants grecs dès le V^e siècle avant notre ère. La partie supérieure, habitée et relativement connue, dut dès lors être imaginée comme une hémisphère, ce qui n'écartait pas absolument la comparaison populaire du bouclier, puisque celui-ci pouvait être plus ou moins convexe. En tout cas, on doit croire que l'*ὀμφαλός*, point central des cartes planes, fut reporté au sommet des „cartes“ hémisphériques. C'est par les *ὀμφαλοί* des deux hémisphères qu'était censé passer l'axe (*ἄξων*) de la terre. En outre, au IV^e siècle, Eudoxe de Cnide imagina le pre-

⁷⁰ Ὀλυμπος est ici un vieux nom poétique du ciel (cf. déjà *Od.*, 20, 103).

mier, dit-on, une sphère céleste extérieure à la sphère terrestre, et sur laquelle il inscrivit les constellations. D'après Autolykos de Pitane, la sphère céleste était ajourée, réduite à des cercles (sphère armillaire) de manière à laisser apparaître la sphère terrestre qu'elle emboîtait.

Par un nouveau transfert de notion, le point central de chaque hémisphère, par où passait l'axe (ἄξων) théorique autour duquel tournaient les étoiles et qui était comme un prolongement de l'axe terrestre, fut aussi appelé ὀμφαλός. Ce pôle céleste était un point fixe idéal, dont la place exacte par rapport aux étoiles fut précisée notamment par Pythéas de Marseille vers 330 avant J.-C. A cette époque, c'était, selon lui, un endroit vide avec lequel les trois étoiles du Dragon formaient un quadrilatère. Aujourd'hui, par suite d'un léger déplacement du pôle au cours des siècles, c'est l'étoile polaire, qui termine la queue de la Petite Ourse. De toute façon, l'ὀμφαλός se situe dans la constellation de l'Ourse.

Même s'il n'est attesté qu'indirectement par les adjectifs ὀμφαλόεσσα et μεσόμφαλος, ce sens d'ὀμφαλός n'est pas douteux. Faut-il ajouter qu'il n'a pas dû être très répandu hors des milieux scientifiques de l'époque hellénistique? C'est sans doute par une comparaison savante ou qui se voulait telle, qu'ὀμφαλός, nom du point central de la voûte céleste, a servi à désigner la clé de voûte dans la terminologie architecturale,⁷¹ ainsi qu'il ressort du Περὶ κόσμου d'un pseudo-Aristote vers 100 après J.-C.:

(399 B 30) εἶκοι δὲ ὄντως, εἰ καὶ μικρότερον, παραβάλλειν τὸν κόσμον τοῖς ὀμφαλοῖς λεγομένοις τοῖς ἐν ταῖς ψαλῖσι λίθοις, οἳ μέσοι κείμενοι κατὰ τὴν εἰς ἑκάτερον μέρος ἔνδεδισιν ἐν ἀρμονίᾳ τηροῦσι καὶ ἐν τάξει τὸ πᾶν σχῆμα τῆς ψαλίδος καὶ ἀκίνητον.
„On pourrait en réalité, même si l'exemple est modeste, comparer le monde aux pierres appelées „clés de voûte“ qui, placées au milieu, à la jonction des deux parties, les maintiennent en équilibre et rendent ordonnée et stable toute la structure de la voûte.“

Il s'agit, on le sait, d'un traité cosmologique où, dès le début, il est question notamment des pivots (πόλοι) et de l'axe (ἄξων) autour desquels le monde entier pivotait (ὁ κόσμος ἐν κύκλῳ περιστρέφεται).

Ainsi la notion d'une terre et d'un monde stellaire tournant autour d'un axe semble être devenue assez familière, au moins dans les milieux cultivés des époques hellénistique et romaine, pour susciter de nouvelles métaphores d'ὀμφαλός. Elles ne sont pas sans intérêt pour la sémantique, comme le montre encore celle que voici et qui consiste à appeler ὀμφαλός le bâton sur lequel un „volume“, au sens originel du terme,⁷² était enroulé. Ce sens métaphorique est attes-

⁷¹ Cf. A. K. ORLANDOS, *Les matériaux de construction et la technique architecturale des anciens Grecs*, 2e partie, Paris, 1968, p. 244.

⁷² Lat. *volumen*, c'est-à-dire rouleau de peau ou de papyrus manuscrit.

té, en grec, par une épigramme anonyme de l'*Anthologie Palatine* et par des passages de Lucien :

Anth. Pal., IX, 540, 1—2:

Μὴ ταχὺς Ἡρακλείτου ἐπ' ὀμφαλὸν εἴλεε βιβλὸν
τοῦφροσίου· μαλα τοὶ δὺσβατος ἀτράπιτος.

„Ne te presse pas de dérouler⁷³ jusqu'à l'axe le livre d'Héraclite d'Éphèse: c'est un étroit sentier où la marche est pénible.“

Lucien, *Περὶ τῶν ἐπὶ μισθῶ συνόντων*, 41:

... τοῖς καλλίστοις τούτοις βιβλίαις, ὧν χρυσοῖ μὲν οἱ ὀμφαλοί, πορφυρᾶ δὲ ἔκτοσθεν ἢ διφθέρα.

„Ces magnifiques volumes dont les axes sont d'or et la peau, au dehors, pourprée.“⁷⁴

Lucien, *Πρὸς τῶν ἀπαιδευτῶν*, 16:

Τίνα γὰρ ἐλπίδα καὶ αὐτὸς ἔχων ἐς τὰ βιβλία καὶ ἀνατυλίττεις ἀεὶ καὶ διακολλᾷς καὶ περικόπτεις καὶ ἀλείφεις τῷ κρόκῳ καὶ τῇ κέδρω καὶ διφθέρας περιβάλλεις καὶ ὀμφαλοὺς ἐντίθης, ὡς δὴ τι ἀπολαύσων αὐτῶν;

„Car toi-même qu'espères-tu des volumes quand sans cesse tu les déroules, les colles, les roignes, les enduis de safran et d'huile de cèdre, les emballes de peau et y fixes des axes, avec l'air d'en attendre un profit?“

Le latin impérial emploie *umbilicus*, avec, par emprunt, le même sens. Ainsi, par exemple, dans une épigramme de Martial (II, 6, 11):

*Quid prodest mihi tam macer libellus
Nullo crassior ut sit umbilico,
Si toto tibi triduo legatur?*

„A quoi me sert que mon livre soit si mince, pas plus gros que son axe, s'il te faut trois jours pour le lire?“⁷⁵

Ces diverses attestations tant d'*ὀμφαλός* que d'*umbilicus* montrent qu'il s'agit d'un bâton cylindrique — en bois, en os, en ivoire ou en d'autres matières — qui était attaché à la fin de la longue bande de parchemin ou de papyrus et sur lequel celle-ci était enroulée. La lecture était terminée quand on arrivait au bâton et il fallait alors le dérouler. Pour faciliter le maniement, on ménageait, aux deux bouts du bâton, des dépassants qui, dans les éditions soignées ou de luxe, étaient tournés en boutons et ornements. Ces dépassants sont appelés,

⁷³ Le verbe ἐιλέω signifie „faire tourner sur soi-même“, donc aussi bien „dérouler“ que „rouler“. C'est le contexte qui permet de choisir la traduction.

⁷⁴ Presque les mêmes termes dans *Πρὸς τῶν ἀπαιδευτῶν*, 7.

⁷⁵ Cf. aussi HORACE, *Épodes*, 14, 8.

en latin, *cornua*.⁷⁶ On ne connaît pas de nom grec correspondant.⁷⁷ On a quelquefois prétendu qu' ὀμφαλός ne désignait que le bout dépassant de l'axe.⁷⁸ Mais cette explication, fondée sur le désir de ramener ὀμφαλός à ses valeurs anciennes de „nombril“ et de „cabochon“, n'a aucun appui dans les textes.⁷⁹ Il s'agit ici, je crois, d'une tout autre métaphore.

9. L' ὀμφαλός de Delphes

Il serait long d'énumérer les textes anciens qui font mention d'un ὀμφαλός ou d'un *umbilicus* à Delphes. On admet communément que l'on appelait ainsi une pierre en forme de cône ou de ruche, placée dans le temple d'Apollon et indiquant le milieu de la terre. La chose est bien connue et il serait superflu d'y revenir s'il ne s'agissait que de décrire les faits et les idées de l'époque classique.

En réalité, le problème à nous posé touche aux temps archaïques. Sans doute l'archéologie assure que le sanctuaire pythique a connu une certaine notoriété dès la fin de l'époque mycénienne. Déjà plusieurs passages des poèmes homériques citent la rocheuse Pythô, son oracle et sa richesse. Mais l'existence d'un ὀμφαλός n'est pas attestée avant Pindare. La première mention se trouve en 490 avant J.-C., au début de l'ode *pythique* en l'honneur de Thrasybule⁸⁰:

Ἀκούσατ' ἤ γὰρ ἑλικώπιδος Ἀφροδί-
τας ἄρουραν ἢ Χαρίτων
ἀναπολιζόμεν, ὀμφαλὸν ἐριβρόμου
χθονός, ἐς ναὸν προσοιχόμενοι.

„Écoutez: voici qu'en nous rendant au temple, nous sillonnons le champ d'Aphrodite aux vives prunelles ou celui des Grâces, ombilic de la grondante terre“.

Dans toutes les attestations de l'omphalos delphique qu'on trouve chez Pindare, chez Bacchylide, chez les poètes tragiques et chez bien d'autres auteurs, la valeur géographique (centre de Grèce et de la terre) n'est jamais niable, mais elle n'est pas séparable d'une autre valeur, religieuse celle-là et complexe, qu'il convient maintenant d'éclaircir un peu.

Il faut noter d'abord que dans bien des textes, le nom de γῆ (dorien et phocidien γᾶ) est ambivalent. La formule γᾶς ὀμφαλός qu'on

⁷⁶ Par ex. chez MARTIAL, XI, 107.

⁷⁷ Voir sur ces détails techniques, V. GARDTHAUSEN, *Das Buchwesen im Altertum und im byz. Mittelalter*, 2e éd., Leipzig, 1911, p. 143—146.

⁷⁸ C'est le sens recueilli notamment dans le *Greek-English Lexicon* de LIDDELL, SCOTT et JONES, nouvelle édition, réimpr., Oxford, 1966, s. v. ὀμφαλός II, 4: *knobs at ends of stick round which books were rolled*.

⁷⁹ Rien non plus ne justifie l'explication de R. DEVREESSE, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris, 1954, p. 8: „un bouton (ὀμφαλός) sert à maintenir le rouleau fermé“.

⁸⁰ *Pyth.*, VI, 1—4 Puech.

trouve, par exemple, dans l'ode *pythique* XI (vers 10) de Pindare, ne désigne pas seulement le milieu de la surface habitée de la terre, mais se réfère en même temps à la vieille déesse Terre, qui a précédé Apollon dans le sanctuaire de Delphes et dont le nom Γᾶ a été trouvé, gravé sur un primitif socle de calcaire, près de la source Castalie. C'est si vrai que, dans une autre ode *pythique*, celle en l'honneur d'Arcésilas de Cyrène en 426, Pindare a tout simplement substitué μάτηρ à γᾶ⁸¹:

Ἔλθε δὲ οἱ κρούεν πικινῶ μάντευμα θυμῶ,
πᾶρ μέσον ὀμφαλὸν εὐδένδροιο ῥηθὲν ματέρος.

„Un oracle, glaçant pour son esprit avisé, lui était venu, proféré près de l'ombilic central de la Mère féconde en arbres“.

On ne peut dire depuis quand, avant cette date, le terme ὀμφαλός a été utilisé à propos de Delphes. A supposer qu'il ait été employé d'abord au sens géographique, on pourrait croire que ce fut forcément après l'époque où, en Ionie et spécialement à Milet, les progrès de la géographie produisirent les premières cartes-boucliers et déclenchèrent une rivalité entre diverses localités candidates au titre de „nombril du monde“. Il semble que la prétention de Delphes à cet honneur n'ait pas été sans susciter des critiques et des ripostes. C'est à ce sujet que le thaumaturge crétois Épiménide de Phaistos aurait composé ce distique que rapporte Plutarque⁸²:

Οὔτε γὰρ ἦν γαίης μέσος ὀμφαλός οὔτε θαλάσσης·
εἰ δὲ τίς ἐστι, θεοῖς δῆλος θνητοῖσι δ' ἄφαντος.

„Car jamais on n'a vu un ombilic médian de la terre ou de la mer, et s'il y en a un, il n'apparaît qu'aux dieux et demeure invisible aux hommes“.

Si ce texte est authentique et s'il peut être daté du début du VI^e siècle avant J.-C., il confirme l'hypothèse, par ailleurs vraisemblable, que la formule γᾶς ὀμφαλός aurait alors commencé à être utilisée parmi les „thèmes de la propagande delphique“. La *Suite pythique* (seconde partie de l'*Hymne homérique a Apollon*), qui date de la même époque, n'en parle pas, mais décrit une situation où l'„impérialisme“ religieux de Delphes est en train de se préciser et de s'organiser⁸³.

Mais il reste à savoir quand, comment et pourquoi un lien a été établi entre l'ὀμφαλός géographique et la pierre insolite qui se trouvait dans le temple apollinien.

S'il s'agissait d'une simple borne, on pourrait croire qu'elle avait été placée là comme une marque du centre du monde. Mais la forme

⁸¹ *Pyth.*, IV, 73—74 Puech.

⁸² *Moralia* 409 E (début du Περὶ τῶν ἐκλειποπτῶν χρηστηρίων) = *Epic. Gr. Fr.* (Kinkel), I, p. 234, fr. 6 = DIELS-KRANZ, *Vorsokr.*³, I, fr. 11 (p. 34). Cf. PLUTARQUE, *Sur la disparition des oracles*, texte et trad. par R. Flacellière, Paris, 1947, p. 108 et 221.

⁸³ Cf. J. DEFRADES, *Les thèmes de la propagande delphique*, Paris, 1954, p. 84, 109—110.

et les autres particularités du monument resteraient dès lors sans explication et l'on peut d'emblée, avec l'ensemble des hellénistes, écarter cette hypothèse, aussi bien d'ailleurs que celle, déjà formulée dans l'Antiquité tardive, qui voulait voir dans l'*omphalos* une stèle funéraire couvrant le tombeau de Python ou de Dionysos.

En fait, le problème est plus complexe et, pour tenter de l'éclaircir, il importe de rappeler préalablement comment se présentait le célèbre *omphalos* aux temps les plus anciens. La combinaison de l'archéologie et de divers textes permet d'en restituer l'aspect général.

Les archéologues n'ont pas retrouvé l'*omphalos* pythique de l'époque classique, mais ils ont découvert, sur la terrasse du temple apollinien, une copie d'époque hellénistique ou romaine, qui est maintenant conservée au musée de Delphes, et dont on peut penser qu'elle était assez fidèle, dans la mesure où le sculpteur a pris soin de représenter, mais en le taillant dans le marbre, le réseau de bandelettes de laine qui recouvrait l'original. C'est ainsi, en effet, qu'Euripide notamment l'a brièvement évoqué dans un passage de sa tragédie *Ion* (vers

222-224):

Χορός: ἼΑρ' ὄντως μέσον ὀμφαλὸν
 γᾶς Φοῖβου κατέχει δόμος;
 Ἴων: Στέμμασί γ' ἐνδυτόν, ἀμφὶ δὲ Γοργόνες.
 Χορός: Οὕτω καὶ φάτις αὐδᾶ.

Le choeur: „Est-ce que vraiment le temple d'Apollon contient l'ombilic central de la terre?“

Ion: „Oui, recouvert de bandelettes⁸⁴ et encadré de deux monstres ailés“⁸⁵.

Le choeur: „C'est bien ce que la rumeur affirme“.

Euripide évoque en même temps, on le voit, une autre caractéristique de la pierre delphique; c'est la présence de deux monstres ailés dont il n'est fait mention nulle part ailleurs. Je pense qu'il doit s'agir simplement des figures frustes et mal identifiables de deux oiseaux que d'autres textes appellent des aigles, des corbeaux ou des cygnes⁸⁶. La préférence donnée aux corbeaux et aux cygnes est due au fait que ces oiseaux étaient spécialement liés au mythe d'Apollon. En fait, c'étaient des aigles, comme le prouvent, par ailleurs, plusieurs mentions concordantes d'un mythe manifestement créé pour expliquer leur association à l'*omphalos*. La plus ancienne de ces mentions remonte à Pinpare et nous a été conservée notamment par Strabon (IX, 3, 6):

⁸⁴ Sur le sens de *στέμματα*, voir notamment Jean SERVAIS, *Στέμματα* ἔχων ἐν χερσίν, dans *L'Antiquité Classique*, 36 (1967), p. 415—456.

⁸⁵ Je ne traduis pas par „Gorgones“ parce que ce nom n'évoque généralement en français que la tête grimaçante bien connue par l'art grec. Or il doit s'agir ici des monstres redoutables, caractérisés par une ou deux paires d'ailes, que les artistes grecs ont représentés souvent en pieds. Cf. notamment l'article *Gorgones* de Gustave Glotz dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, vol. II, 2, col. 1615 ss.

⁸⁶ Aigles ou corbeaux chez STRABON, IX, 3, 6; aigles ou cygnes chez PLUTARQUE, *loc. cit.*

... προσπλάσαντες καὶ μῦθον ὃν φησι Πίνδαρος ὅτι συμπέσειεν ἐνταῦθα οἱ αἰετοὶ οἱ ἀφεθέντες ὑπὸ τοῦ Διός, ὁ μὲν ἀπὸ δὴσεως, ὁ δ' ἀπὸ τῆς ἀνατολῆς.

.... en citant à l'appui un mythe que rapporte Pindare: là se seraient posés simultanément les aigles lâchés par Zeus, l'un du couchant, l'autre du levant.“

Est-il besoin de dire que ce mythe étiologique est plein de naïveté: Zeus n'avait pas besoin de ce procédé pour déterminer le centre du monde. Mais son principal intérêt est d'assurer qu'au temps de sa création — et ce fut avant Pindare, sans doute au VI^e siècle —, les oiseaux étaient réputés des aigles et plus précisément des aigles de Zeus. Pindare encore le confirme au début de la quatrième *pythique*, en parlant de la prêtresse,

χρυσέων Διὸς αἰετῶν πάρεδρος

„qui siège auprès des aigles d'or de Zeus.“

En outre, une scholie à ce passage nous apprend comment ces aigles d'or ont disparu, en 356 ou 355 avant J.-C., enlevés pendant la Guerre phocidienne par Philomélos. Il n'est pas étonnant que les archéologues n'en aient trouvé aucune trace.

Nous pouvons cependant nous faire une idée assez précise de la disposition des aigles sur la pierre grâce à une série de reliefs et de monnaies provenant d'autres sites que Delphes et représentant le même ensemble iconographique en liaison avec Apollon. La plupart du temps, l'inspiration delphique est certaine, mais des variations empêchent de parler de véritables copies. En voici la liste, avec des figures qui nous dispenseront de plus longues descriptions:

- 1) Relief en marbre de Sparte, env. 425-400: fig. 7 (Roscher⁸⁷, pl. VII, 4; Cook⁸⁸, II, I, fig. 124).
- 2) Relief en marbre de Phalère, env. 400-375: fig. 8 (Roscher, pl. VIII, 2; Cook, II, I, pl. X).
- 3) Relief en marbre d'Égine, env. 350: fig. 9 (Roscher, pl. p. 126-127; Cook, II, I, fig. 126).
- 4) Statère en électrum de Cyzique, env. 450-400: fig. 10 (Roscher, pl. I, 1; Cook, II, I, fig. 123).
- 5) Deux monnaies de cuivre de Mégare, début du III^e s. ap. J.-C.: fig. 11 et 12; (Cook, III, I, fig. 127 et 128).

Bien qu'elles ne soient pas les plus anciennes, les représentations des nos 3, 4 et 5, où les deux aigles sont posés au sommet de la pierre, semblent refléter le plus fidèlement le modèle. On peut penser que les sculpteurs des reliefs de Sparte et de Phalère ont adopté une autre disposition des oiseaux parce que la place dont ils disposaient entre les

⁸⁷ Il s'agit de W. ROSCHER, *Omphalos*, 1913.

⁸⁸ Il s'agit de A. COOK, *Zeus*, II, I, Cambridge, 1925.

personnages divins debout, était réduite. La première disposition est la plus naturelle. C'est celle qu'implique le texte de Strabon (IX, 3, 6):

Δείκνυται δὲ καὶ ὀμφαλὸς τις ἐν τῷ ναῷ τετανωμένος καὶ ἐπ' αὐτῷ αἱ δύο εἰκόνες τοῦ μύθου.

„On montre⁸⁹ dans le temple un omphalos enrubanné et, *sur lui*, les deux figures du mythe.“

C'est aussi cette disposition qu'on voit sur deux monnaies de cuivre frappées au III^e siècle après J.-C., à Patara en Lycie, où fonctionna un autre oracle d'Apollon (fig. 13 et 14).⁹⁰ Mais ici il n'y a qu'un seul aigle au sommet de la pierre et cette différence n'est pas sans importance pour notre propos. En effet, elle pose la question de savoir si le thème iconographique de Patara procède de celui de Delphes ou s'il lui est seulement parallèle, l'un et l'autre puisant dans la même imagerie sacrée égéenne. A. Cook⁹¹ croit au modèle pythique, altéré par une influence de l'art oriental de l'époque gréco-romaine. J'incline davantage, pour ma part, vers la seconde hypothèse, parce que le type de Patara me paraît plus archaïque. Le second aigle est superflu et répond plutôt à une recherche ornementale. Je ne suis pas seul, en effet, à croire que la pierre en forme de cône ou de ruche est une montagne en miniature et que celle-ci est une représentation fréquente de la Terre Mère dans les vieux cultes, égéens et orientaux, chargés d'assurer la fertilité et la fécondité du monde⁹². Bornons-nous ici à rappeler un sceau de Cnossos où l'on voit la déesse juchée précisément sur une petite montagne pareille à l'omphalos (fig. 15)⁹³.

Il est d'ailleurs permis de croire qu'à Delphes, l'omphalos symbolisait le mont Parnasse, et que c'est cette équivalence rituelle qui justifie la variante du mythe des deux aigles que Claudien d'Alexandrie a recueillie et qui s'achève par ce distique⁹⁴:

Parnassus geminos fertur iunxisse volatus;

Contulit alternas Pythius axis aves.

„Le Parnasse fut, dit-on, à la jonction du double vol; l'axe pythique réunit les oiseaux affrontés.“

Le mot *axis* traduit naturellement le grec ἄξων, synonyme — on l'a vu — de πῶλος et d' ὀμφαλός comme appellation du point central du monde, du pivot par où passe l'axe théorique autour duquel le

⁸⁹ Le verbe au présent implique apparemment qu'il y avait, au temps de Strabon, un omphalos restauré dans le temple.

⁹⁰ ROSCHER, pl. I, 17; COOK, II, I, fig. 129 et 130.

⁹¹ Zeus, II, I, p. 186.

⁹² Cf. SERVIUS, *ad Verg. Aen.*, I, 720: *Apud Cyprios Venus in modum umbilici vel, ut quidam volunt, metae colitur.* — Rappelons que, dans beaucoup de représentations, l'omphalos est enserré par un serpent, symbole bien connu de la déesse chtonienne.

⁹³ A. EVANS, *The Palace of Minos*, II, 2, p. 809, fig. 528.

⁹⁴ Prologue de l'hymne *Sur le consulat de Fl. Mallius Theodorus*, vers 15—16.

monde est censé tourner. L'expression *Pythius axis* désigne, sans aucun doute, l'omphalos delphique sur lequel étaient fixées symétriquement les figures des deux aigles.⁹⁵ Mais cette pierre n'était originellement qu'une miniature rituelle du mont Parnasse, dont Lucain dit aussi dans sa *Pharsale* (5, 71 ss.):

*Hesperio tantum quantum summotus eoo
Cardine Parnasos gemino petit aethera colle*⁹⁶

„Éloigné de l'Ouest autant que de l'Est, le Parnasse, par son double sommet, atteint jusqu'au ciel.“⁹⁶

Si l'on se souvient que l'aigle est un symbole notoire de Zeus, il apparaît que le thème iconographique de l'aigle posé sur le sommet de la montagne évoquait le couple Zeus-Gê et sans doute la théogamie qui était censée, dans les plus anciennes croyances égéennes, assurer annuellement la fécondité, la fertilité et la survie du monde.

Sachant que la Terre Mère porte aussi d'autres noms, notamment celui de Héra (Ἥρα), il est aisé de comparer d'autres souvenirs de ce vieux rite et notamment, dans l'*Iliade* (14, 312—351), l'union — à vrai dire bien déritualisée — de Zeus et de Héra sur le mont Gargaros.

Il n'est guère possible de savoir jusqu'à quand la pierre de Delphes a gardé sa primitive signification. Sans doute y avait-il des gens mieux informés du passé que le commun des pèlerins de l'oracle. On sait que le sens de la vieille théogamie a été clairement exprimé encore par Eschyle dans ses *Danaïdes*⁹⁷:

Ἐρᾶ μὲν ἄγνός οὐρανός τρωῶσαι χθόνα,
ἔρωσ δὲ γαῖαν λαμβάνει γάμου τυχεῖν,
ἄμβρος δ' ἄπ' εὐνάοντος οὐρανοῦ πεσῶν
ἔκυσε γαῖαν· ἧ δὲ τικτεται βροτοῖς,
„Le ciel divin désire s'unir à la terre,
et le désir la prend d'accepter cette union,
et la pluie, en tombant du ciel enamouré,
a engrossé la terre: elle accouche pour les hommes.“

Si cette explication est admise — et je ne vois pas qu'une meilleure ait été proposée —, elle permet évidemment de poser en termes plus clairs la question de savoir pourquoi la pierre de Delphes a reçu le nom d' ὀμφαλός. On pourrait soutenir que cette appellation n'est pas antérieure à l'époque où Delphes a prétendu être le milieu du monde: on aurait alors éprouvé le besoin bien naturel de matérialiser cette notion en l'attachant à une pierre plus respectée que significative.

⁹⁵ Nonnos, *Dionysiaca*, 2, 697 et 4, 289, emploie à propos de Delphes l'expression presque redondante μεσόμφαλος ἄξων; aussi, en 7, 72, ἄξων ὀμφήεις et en 27, 252, ἄξων ὀμφαῖος. Jamblique, *De mysteriis*, 3, 11, dit de la prophétesse du temple des Branchides à Didyme: ἐπὶ ἄξονος καθημένη προλέγει τὸ μέλλον.

⁹⁶ Cf. *Schol. Bern.* à ce passage (p. 156 Usener): *Parnassus autem mundi dictus umbilicus.*

⁹⁷ Frg. 44 Nauck.

Mais le choix de cette sorte de relique, cachée dans l'ombre de l'adyton oraculaire, est surprenant. Un autre monument, plus en vue, aurait peut-être mieux servi la propagande delphique. On doit donc se demander si la dénomination d'ὄμφαλος n'a pas été suggérée ou amorcée par une particularité qui nous échappe.

Je ne crois pas qu'on doive retenir l'étymologie antique, qui rattache ὄμφαλος à ὄμφη (ὄμφά) „voix divine, oracle“. Elle paraît un produit tardif de la science grammaticale grecque. Nous la trouvons notamment dans une scholie au vers 331 de l'*Oreste* d'Euripide :

Ὄμφαλος κέκληται ἡ Πυθὼ παρὰ τὰς ὄμφας τὰς ὑπὸ θεοῦ χρηστηριαζομένας ἢ παρὰ τὸ εἶναι ἐν μέσῳ τῆς οἰκουμένης τὴν Πυθῶ.

„Delphes est appelée *omphalos* parce qu'elle fait entendre les *omphai* oraculaires inspirées par le dieu ou parce qu'elle se trouve au milieu de la terre habitée.“⁹⁸

Je ne crois pas non plus qu'on puisse suivre W. Roscher⁹⁹ quand il suppose qu'ὄμφαλος désignait originellement l'ouverture du sol (χάσμα γῆς) au-dessus de laquelle se dressait le trépied de la pythie, et que le nom fut secondairement transféré à la pierre aux aigles, qui signalait aux visiteurs l'importance et la sainteté du lieu. Rien ne permet de croire que ce χάσμα avait une forme comparable à un nombril.

En fait, pour remonter au-delà de la dénomination purement géographique, il faudrait qu'ὄμφαλος ait eu une relation particulière avec la déesse chtonienne que la pierre delphique représente. Ceci nous amène à parler d'Omphale.

10. Omphale et Héraclès

Omphale — en grec Ὀμφάλη ou Ὀμφαλή — ne nous est connue qu'associée au plus populaire des héros grecs, Héraclès, dans une des nombreuses aventures que lui attribue la mythologie. Si l'on fait abstraction des variantes et des détails, l'épisode se réduit à ceci: condamné à quitter la Grèce, Héraclès est emmené par Hermès et livré à Omphale, reine de Lydie, qui le retient captif quelque temps, puis, satisfaite ou éprise, le libère.

Wilamowitz¹⁰⁰ et d'autres philologues ont montré depuis longtemps que la fixation de l'épisode en Lydie est secondaire et que l'onomastique dénonce l'origine grecque péninsulaire du mythe. A vrai dire, Héraclès est surtout le héros de l'Occident, c'est-à-dire, si l'on se reporte au temps lointain de la formation des mythes, de cette région mystérieuse qui, par-delà l'Élide et le pays de Pylos, est censée contenir l'entrée des Enfers. Héraclès est le type même du dieu mortel

⁹⁸ La même étymologie se trouve chez CORNUTUS, *Theol. gr.*, p. 67, lignes 11—14 Lang.

⁹⁹ *Omphalos* p. 79.

¹⁰⁰ U. von WILAMOWITZ, *Herakles*, 1889, I, p. 313—316.

qui, captif de la divinité infernale — féminine à l'origine, comme Déméter ou Perséphone — arrive, par la force ou par la séduction, à revenir au monde des vivants, symbolisant le retour printanier de toute la vie terrestre. Adversaire tour à tour de Cerbère, du dragon des Hespérides, de Hadès, de Thanatos, de Nélée (Νηλεΰς „Impi-toyable“), le valeureux Héraclès apparaît au royaume d'Omphale „tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change“, c'est-à-dire asservi, mais temporairement, à une Omphale qui ne doit être qu'une variante de la grande déesse chthonienne. C'est tel que le présente le plus ancien texte qui nous en parle, un passage des *Trachiniennes* de Sophocle (vers 247 ss.). Lichas y explique à Déjanire les raisons de l'absence prolongée de son mari :

Οὐκ, ἀλλὰ τὸν μὲν πλεῖστον ἐν Λυδοῖς χρόνον
κατεῖχεθ' ὡς φησ' αὐτός, οὐκ ἐλεύθερος,
ἀλλ' ἐμποληθείς τοῦ λόγου δ' οὐ χρή φθόνου,
γύναι, προσεῖναι, Ζεὺς ὅτου πράκτωρ φανῆ.
Κεῖνος δὲ παρθεὶς Ὀμφάλη τῇ βαρβάρῳ
ἐνιαυτὸν ἐξέπλησεν, ὡς αὐτὸς λέγει. . .

„Non, mais presque pendant tout ce temps il a été retenu, dit-il, chez les Lydiens, non libre, mais vendu. Il ne faut pas, Madame, vous irriter de cette mésaventure dont Zeus semble le responsable. Vendu à la barbare Omphale, il a, comme il le dit, passé là une année . . .“

Nous sommes, avec Sophocle, loin déjà des origines du mythe. Bien des innovations sont alors acquises, y compris un aspect comique de l'autorité féminine qui fit, selon Plutarque,¹⁰¹ donner à Aspasia le surnom de νέα Ὀμφάλη et qui éclate encore dans les *Dialogues des Dieux*¹⁰² de Lucien.

Parmi les détails singuliers conservés dans plusieurs versions du mythe, il n'est pas sans intérêt pour notre propos d'en relever un qui concerne l'origine d'Omphale. Hérodote (I, 7) rapporte que les Héraclides¹⁰³, qui ont détenu le pouvoir en Lydie pendant vingt-deux générations, auraient été

ἐκ δούλης τε τῆς Ἰαρδάνου γεγονότες καὶ Ἡρακλέος
„issus d'une esclave de la fille de Iardanos, et d'Héraclès“.

Diodore de Sicile (IV, 31, 4), de son côté, dit qu' Héraclès

παρθένου δοῦλος ἐγένετο Ὀμφάλης τῆς Ἰαρδάνου

„fut l'esclave d'une jeune femme, Omphale, issue de Iardanos“.

Apollodore, dans sa *Bibliothèque* (II, VI, 3) emploie la dénomination Ὀμφάλη Ἰαρδάνου. Musée, dans *Héro et Léandre* (151), appelle

¹⁰¹ *Vie de Périclès*, 24.

¹⁰² XIII, 2.

¹⁰³ C'est, semble-t-il, une assimilation grecque du dieu lydien Σάνδων, Σάνδας ou Σάνδης à Ἡρακλῆς qui a fait appeler Héraclides des rois lydiens qui se prétendaient issu du grand dieu national.

l'héroïne Ἰαρδανίη νύμφη et cette tradition subsiste sous la forme latine *nympha Iardanis* dans les *Héroïdes* (IX, 203) d'Ovide.

Partant de ces textes et sans autre argument, les hellénistes admettent généralement que Ἰάρδανος est le nom du père d'Omphale. Mais on peut n'être pas satisfait de cette solution facile, car deux fois, dans une même vieille formule homérique, Ἰάρδανος n'a pas ce sens. Voici les deux passages. Le premier se trouve dans l'*Illiade* (7, 133—135). Nestor rappelle avec nostalgie les exploits de sa jeunesse:

... ὡς ὅτ' ἐπ' ὠκυρόω Κελάδοντι μάχοντο
ἀγρόμενοι Πύλιοί τε καὶ Ἀρκάδες ἐγγεσίμωροι,
Φειᾶς παρ τείχεσσι, Ἰαρδάνου ἀμφὶ ῥέεθρα.

... .. comme au temps où, du côté du rapide Céladon, ensemble les Pyléens et les Arcadiens aux lances frénétiques se livraient combat près des murailles de Phéïa, au long des flots du Iardanos.“

L'autre passage se trouve dans l'*Odyssée* (3, 291-292). Le même Nestor raconte cette fois comment la flotte de Ménéias, revenant de Troie, fut surprise et dispersée par la tempête à hauteur du cap Malée. Zeus, dit-il, dressa une partie des vaisseaux sur la côte rocheuse de la Crète occidentale:

Ἐνθα διατμήξας τὰς μὲν Κρήτη ἐπέλασσεν,
ἤλι Κυδωνες ἕνατον Ἰαρδάνου ἀμφὶ ῥέεθρα.

..Alors, détachant une partie des vaisseaux, il les poussa en Crète, là où demeurent les Cydoniens, au long des flots du Iardanos.“

A première vue, le mot ῥέεθρα suggère évidemment l'idée que Ἰάρδανος est le nom de deux fleuves côtiers, l'un péloponnésien, l'autre crétois. Et c'est si vrai qu'Étienne de Byzance a inventé ou du moins admis un troisième Ἰάρδανος, ποταμὸς Λυδίας, d'après la généalogie d'Omphale. Mais peut-être faut-il, dans cette primitive géographie mythologique, donner à ῥέεθρα, comme à ῥόος, une valeur plus large, qui englobe aussi bien Ὠκεανός, comme il ressort de divers passages homériques, par exemple ceux-ci:

Il., 14, 245-246: ποταμοῖο ῥέεθρα | Ὠκεανοῦ.

Il., 16, 151: παρὰ ῥόον Ὠκεανοῖο (var. Ἠριδανοῖο).

Si l'on se reporte à une époque où la Méditerranée à l'ouest de la Grèce restait mystérieuse, étant à la fois considérée comme un terme du monde habité et comme la voie vers les Enfers (le nom de Pylos procède de cette croyance), il n'est pas exclu que Ἰάρδανος soit une appellation analogue à celle d' Ὠκεανός, fleuve si l'on veut, mais non au sens précis qui est le nôtre. On n'a pas assez remarqué que les deux épisodes homériques précités se situent l'un dans l'extrême Ouest du Péloponnèse, l'autre dans l'extrême Ouest de la Crète.

Nous ignorons l'étymologie du mot Ἰάρδανος. Il est tentant d'imaginer quelque rapport avec les hydronymes Ἠριδανός et Ῥοδα-

νός, mais là n'est pas notre problème. Retenons seulement que Ἰάρδανος désigne apparemment l'Occident, et que c'est la plus idoine des origines pour une Omphale, non seulement chthonienne, mais spécialement associée à Héraclès.

Sommes-nous dès lors à même d'expliquer le nom d' Ὀμφάλη? Rien ne permet de croire qu'il s'agirait simplement de la féminisation d' ὀμφαλός, centre du monde assimilé à une pierre delphique figurant la vieille déesse Terre. Le mythe d'Omphale ne procède manifestement pas des milieux pythiques. Il reste alors qu' Ὀμφάλη a dû être un des noms de la déesse chthonienne avant que la pierre delphique ne fût assimilée à un ὀμφαλός géographique, si bien que la similitude des deux mots aurait entraîné l'assimilation. Mais, pour l'affirmer, il faudrait savoir l'origine — en principe différente — d' Ὀμφάλη et rien, à ma connaissance, ne permet actuellement d'esquisser une étymologie. Le problème de l' ὀμφαλός delphique ne peut être complètement et absolument résolu.

11. Conclusion

J'ai tâché, au cours de la présente étude, de garder un prudent équilibre entre la nécessité de considérer, de l'intérieur, un point d'histoire de la langue grecque, et la tentation — souvent allègrement franchie par des archéologues, des ethnologues et des historiens des religions — de chercher, hors de la Grèce, des parallèles, des influences et des explications.

Ma conclusion est que le sens d' ὀμφαλός en grec ancien s'est étendu et compliqué suivant diverses métaphores et diverses analogies, toutes justifiables à l'intérieur du grec et de la civilisation égéenne.

Ce serait une autre enquête de déterminer si des évolutions „ombilicales“ analogues qu'on trouve hors du domaine grec, sont simplement parallèles, consécutives à des affinités naturelles, ou si elles sont dues à l'expansion de l'hellénisme.

En effet, c'est assurément le modèle grec qui est à l'origine de bien des sens du latin *umbilicus* et il n'y a là rien d'étonnant quand on sait combien fut profonde l'influence de la Grèce antique sur l'Italie. Sans chercher à mener une étude du côté latin, nous en avons cité, au passage, maint exemple. On ne peut non plus oublier ce mouvement culturel classique pour apprécier l'originalité des faits celtiques¹⁰⁴.

Il n'est pas facile de démêler les faits analogues dans la vieille civilisation indienne. C'est évidemment une conception primitive bien naturelle qui a fait utiliser *nābhis* „nombril“ dès l'époque védique pour exprimer les idées d'origine, de famille et de parenté (le même usage se trouve pour l'avestique *nāfa-*). Il y a sans doute aussi une métaphore très ancienne dans l'emploi de *nābhis* et de *nabhyam* pour désigner

¹⁰⁴ Cf. entre autres J. LOTH, *L'omphalos chez les Celtes*, dans *Revue des Études Anciennes*, 17 (1915), p. 193—206; Lia Fail ou Pierre de Fall, *ibid.*, 19 (1917), p. 35 ss.

le moyeu d'une roue: en effet, ce sens dérivé se trouve aussi pour l'avestique *nabā*, le vieux prussien *nabis*, le vieux norrois *noþ*, le vieux haut-allemand *nabe* etc.¹⁰⁵ Il n'est pas impossible que cette métaphore procède de conceptions indo-européennes, mais rien n'en survit exactement en grec, à moins que l'équivalence $\delta\mu\phi\alpha\lambda\acute{o}\varsigma = \acute{\alpha}\xi\omega\nu$ n'ait là un substrat inapparent.

Il est saisissant de trouver, en Inde, dès le *Rigvéda*, des expressions comme *nābhīr* . . . *pṛthivyāh* „nombril de la terre“ en parlant du feu du sacrifice¹⁰⁶ et *bhuvanasya nābhis* „nombril du monde“ en parlant de l'offrande sacrificielle¹⁰⁷. Sans doute est-ce une façon de dire que toute la subsistance du monde vient par le canal du sacrifice comme toute vie du fœtus vient par le cordon ombilical.¹⁰⁸ Ainsi le nombril (*nābhis*) est le point de départ qui conditionne tout le reste: le *Pāraskara Gṛhyasūtra* (III, 4,4) appelle *bhuvanasya nābhis* le pilier qui est au départ de toute la charpente d'une maison. Rien en grec ne laisse percevoir qu'une pareille conception ait été sous-jacente à l' $\delta\mu\phi\alpha\lambda\acute{o}\varsigma \gamma\eta\varsigma$. Apparemment les métaphores sont indépendantes.

Mais, sachant que l'astronomie indienne a subi l'influence hellénistique, il faut probablement considérer comme une notion importée (au moins partiellement) la fixation relativement tardive à Ujjain ($\text{'O}\zeta\acute{\eta}\nu\eta$ des auteurs grecs) d'un centre du monde par où passait le premier méridien. Les Arabes, qui ont repris aux Indiens l'habitude de calculer les longitudes à partir de ce méridien (qui passait aussi par Ceylan), se réfèrent à Ujjain quand ils parlent de la „Coupole d'Azin (ou d'Arin)“ comme centre du monde, et l'on sait comment cette notion est parvenue, dès le Moyen Age, en Espagne, à la connaissance de navigateurs comme Christophe Colomb. Il y a là, semble-t-il, une prolongation partielle de la science grecque, mais on ne peut négliger les antécédents indiens quand on sait, par exemple, que le mythique mont Mérou était censé se trouver au nombril (loc. *nabhyām*) du monde et correspondre aussi au premier méridien.

La complexité des traditions rend pareillement difficile l'explication des faits hébraïques. Il est tentant de rattacher à la tradition hellénique la manière dont s'exprime Josèphe dans le *Bellum Judaicum* (III, 3, 5):

μεσαιτάτη τῆς Ἰουδαίας πόλις τὸ Ἱεροσόλυμα κεῖται, παρ' ὃ καὶ τινες οὐκ ἀσκόπως ὀμφαλὸν τὸ ἄστυ τῆς χώρας ἐκάλεσαν.

„Jérusalem se trouve être la ville la plus centrale de la Judée; c'est pourquoi certains l'appelèrent aussi, non inconsidérément, le nombril du pays“.

¹⁰⁵ Cf. entre autres M. MAYRHOFER, *Etymol. Wörterbuch des Altindischen* s. v. *nabhyam* et *nābhih*; F. KLUGE—W. MITZKA, *Etymol. Wörterbuch der deutschen Sprache*, s. v. *Nabe*.

¹⁰⁶ *RV*, 1, 59, 2.

¹⁰⁷ *RV*, 1, 164, 34.

¹⁰⁸ Cf. M. ÉLIADE, *Forgerons et alchimistes*, 1956, p. 40.

Mais on ne peut négliger les traditions locales et notamment l'expression *ṭabbûr hā'areš* „nombril du monde“, attestée, d'une part, chez Ezéchiel (38, 12) au VI^e siècle avant J.-C., à propos d'une localité non précisée, mais où les exégètes veulent reconnaître Jérusalem, et, d'autre part, dans le *Livre des Juges* (9, 37), peut-être dès le XI^e siècle avant J.-C., en parlant d'une montagne, sans doute le mont Garizim, près de Sichem. Il n'est pas simple de départager les faits et je n'ai pas la compétence nécessaire pour le faire¹⁰⁹.

Bien que d'anciens géographes arabes aient admis la notion d'un nombril du monde et que, par exemple, Ja'kūbī ait écrit que l'Irak est le nombril (*surra*) de la terre, il ne semble pas que cette valeur métaphorique se soit fixée dans la langue arabe où *surra* sert seulement à désigner, par extension, un creux, une cavité, une raie, une ride, une vallée.

Il ne faut donc point aller trop vite dans l'identification quand on compare des termes qui relèvent de langues et de cultures différentes. C'est encore plus vrai si l'on compare des documents archéologiques non éclairés par des textes, ou des croyances dont on ignore le fondement historique¹¹⁰.

En revanche, si l'on étudie un domaine étroit, il importe, pour apprécier la singularité des faits, de ne point perdre de vue qu'il existe des parallèles nombreux et parfois très lointains, comme l'appellation „nombril“ appliquée, dit-on, à la ville de Cuzco, capitale des Incas.

Il n'est jamais inutile de circonscrire exactement son domaine et d'en connaître la valeur toute relative, si l'on ne veut point risquer de se prendre naïvement pour le „nombril du monde“, si je puis me permettre ici cette expression qui, par je ne sais quelle filière¹¹¹, a survécu jusque dans notre usage français et qui nous situe — plaisamment et sans doute, pour d'aucuns, étonnamment — dans une ligne de pensée héritée de la Grèce antique.

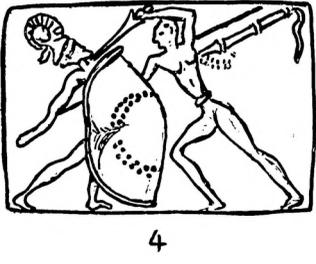
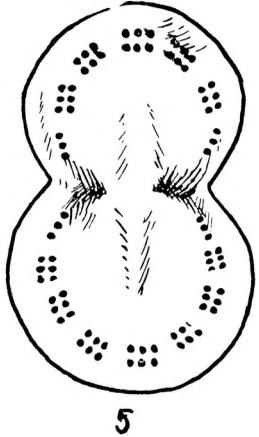
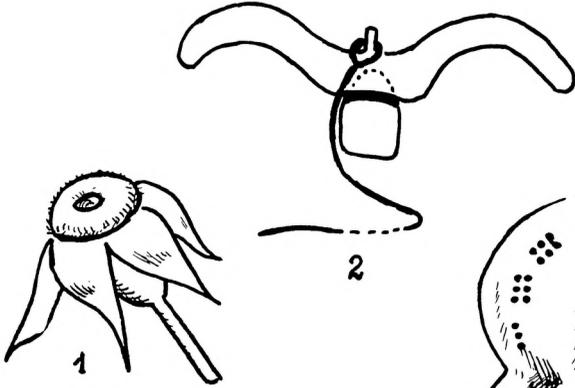
Université de Liège, Belgique.

L. Deroy.

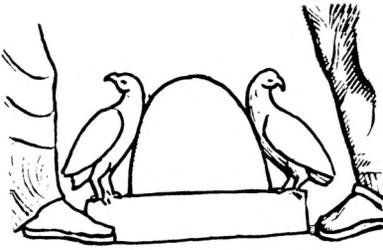
¹⁰⁹ On se reportera notamment à A. J. WENSINCK, *The ideas of the Western Semites concerning the Navel of the earth*, dans *Verhand. der Kon. Akad. van Wetensch. te Amsterdam*, afd. *Letterkunde*, N. R. XVII, 1 (1916); et W. H. ROSCHER, *Der Omphalosgedanke bei verschiedenen Völkern, besonders den semitischen*, dans *Verhandl. der Sächs. Ges. der Wiss. zu Leipzig, phil.-hist. Kl.*, 70 (1918) 2; H. LESETRE, art. *Nombril*, dans F. VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, IV, 2 (1912), col. 1698; P. (=É.) DHORME, *L'emploi métaphorique des noms des parties du corps en hébreu et en akkadien*, dans *Revue biblique*, 1920—1923, et en volume séparé, Paris, 1923, p. 107—108.

¹¹⁰ Cf. W. GAERTE, *Kosmische Vorstellung im Bilde praehistorischer Zeit, Himmelberg, Erdnabel und Weltenströme*, dans *Anthropos*, IX, p. 956 ss.

¹¹¹ Cf. entre autres, OLSCHKI, *Der ideale Mittelpunkt Frankreichs im Mittelalter in Wirklichkeit und Dichtung*, Heidelberg, 1913.



L. Deroy, *Omphalos*



7



8



13



12



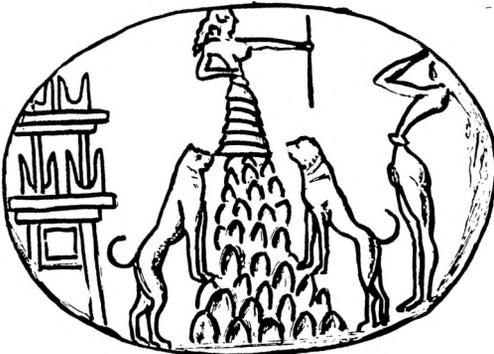
10



11



9



15



14

L. Deroy, *Omphalos*